

Louise Ackermann



CONTES

livre I



Collection La Poésie inévitable

Louise Ackermann

CONTES

livre I

édition critique de Victor Flori
illustrée par Pascal Mirande



Le livre unique

PRÉFACE

«**M**on talent de fraîche date me fait l'effet de ces enfants survenus sur le tard et sur lesquels on ne comptait pas. Ils dérangent terriblement les projets et menacent de troubler le repos des vieux jours » écrit Louise Ackermann dans son journal, le 25 mai 1853. Il est vrai que son premier livre paraît en 1855, elle est alors âgée de quarante-deux ans, et elle rencontrera par la suite un succès littéraire qui va bouleverser son existence. Les *Contes* de Louise Ackermann seront réédités en 1861, 1862 et 1863. Leur succéderont deux recueils de poésie dans les années 1860 et les *Poésies Philosophiques* au début des années 1870 qui lui apporteront la célébrité. Enfin quelques années avant sa mort en 1890, paraissent les *Pensées d'une solitaire* précédées d'une autobiographie qui connaîtront quatre éditions en 1882, 1883, 1888 et 1903.

C'est en mai 1874, grâce à un article d'Elme-Marie Caro dans *La Revue des deux mondes*, qu'elle accède à la notoriété. Le critique littéraire fait l'éloge des *Poésies Philosophiques* dans un article intitulé « Un Poète positiviste ». Son succès lui vaudra le surnom de « Muse du pessimisme » et de « Sapho de l'athéisme » chez le comte d'Haussonville dans la monographie qu'il lui consacre en 1892. À un moment

où la création poétique est en pleine effervescence, où les approches parnassiennes la renouvellent profondément, les poèmes de Louise Ackermann se distinguent en puisant leur inspiration dans des écrits philosophiques de Spinoza, d'Auguste Comte ou du pessimiste Giacomo Léopardi.

L'extrait suivant du poème intitulé « Le Nuage » donne une idée de l'esthétique qui domine à la rédaction des *Poésies Philosophiques* :

Ainsi jamais d'arrêt. L'immortelle matière
Un seul instant encore n'a pu se reposer.
La nature ne fait, patiente ouvrière,
Que dissoudre et recomposer.

Tout se métamorphose entre ses mains actives ;
Partout le mouvement incessant et divers,
Dans le cercle éternel des formes fugitives,
Agitant l'immense univers.

Ce qui intéresse alors Louise Ackermann, ce n'est pas la création d'une beauté détachée de la réalité, d'un art qui n'aspire qu'à lui-même, mais les ressorts de la condition humaine, une forme de métaphysique qui trouve son expression dans le langage poétique. Beaucoup de critiques lui reprocheront la noirceur de son recueil qui s'accompagne d'un athéisme résolu et elle ne publiera ensuite qu'un petit volume de pensées précédées d'une autobiographie sommaire, « Ma Vie ». Dans cette œuvre poétique aux contours limités, les *Contes* que nous rééditons aujourd'hui occupent une position cruciale puisqu'ils sont au seuil de l'ensemble, ils déclenchent la réalisation d'une vocation littéraire. Si Louise Ackermann ne rend ses œuvres publiques

qu'après avoir passé quarante ans, elle ne découvre pas pour autant la littérature et les plaisirs de la poésie aussi tard. Elle écrit dans « Ma Vie » :

Dès que je sus lire, je me précipitai avidement sur tous les livres qui se trouvaient à ma portée.

Et on lit plus loin que durant son adolescence, ses créations furent présentées à Victor Hugo lui-même qui lui donna des conseils sur le rythme. Elle écrit par la suite de nombreux poèmes qui seront rassemblés dans le recueil *Premières Poésies*.

Après sa scolarité, elle effectue en 1838 un premier voyage à Berlin où elle va parfaire sa connaissance des langues étrangères : l'anglais, l'allemand, l'italien, mais aussi le sanscrit qu'elle étudie et qui lui permettra de lire la grande épopée indienne du *Mahabharata*. Elle revient à Berlin trois ans plus tard et rencontre un jeune Alsacien, Paul Ackermann, qui travaille alors à la publication des œuvres en français de Frédéric II. Issu d'une famille protestante, ses parents le destinaient à devenir pasteur, mais, comme l'indique le comte d'Haussonville, « le rationalisme avait chez lui détruit la foi », et il abandonne les études de théologie. Les deux jeunes gens tombent bientôt amoureux l'un de l'autre et leur mariage est célébré en novembre 1843. Louise Ackermann participe aux travaux de son époux qui prépare aussi un dictionnaire de la langue française et elle évoque dans une lettre à une amie de sa mère leur vie commune qui semble particulièrement heureuse :

Nous travaillons ensemble, et je vous assure que c'est une douce chose de vivre d'une vie si commune et d'un accord

de pensées si parfait. Nous commençons à ne plus guère nous distinguer l'un de l'autre ; il y a confusion à la limite, et je suis forcée d'avouer qu'il n'y a rien de meilleur au monde que de vivre d'une union comme la nôtre.

Et dans une autre lettre à sa sœur :

Tu m'as fait rire avec ton... à propos de l'enchantement où je suis encore à l'égard de mon mari. Cela me paraît à moi tout naturel, puisque, au lieu de changer en mal comme la plupart des maris, il est de plus en plus aimable.

Louise Ackermann semble comblée par son mariage. Cependant, Paul n'a pas connaissance de ses créations poétiques, elle s'explique sur ce point dans son autobiographie en indiquant que « la femme qui rime est toujours plus ou moins ridicule » et qu'elle ne voulait pas décevoir son mari. On reconnaît dans cette expression les lourds préjugés qui pèsent sur les femmes tout au long du XIX^e siècle. Ils sont ici paradoxaux puisqu'avec le recul du temps, l'œuvre poétique de Louise Ackermann apparaît aujourd'hui comme une étape, un moment clé dans l'histoire de la reconnaissance sociale des femmes, bien qu'elle s'en défende.

Le comte d'Haussonville apporte des éclairages à ce sujet en citant une nouvelle fois la poétesse :

Mon mari, disait-elle plus tard, n'eût pas souffert que sa femme se décolletât, à plus forte raison lui eût-il défendu de publier des vers. Écrire pour une femme, c'est se décolleter ; seulement il est peut-être moins indécent de montrer ses épaules que son cœur.

Elle exprime ici une rigueur morale qui élève un obstacle à la création littéraire, laquelle s'interrompt avec son mariage et ne reprendra que bien des années plus tard. On retrouvera cependant dans son écriture poétique une certaine pudeur qui va se traduire dans ses poèmes par un effacement du sujet.

Le bonheur du mariage est cependant de courte durée. En effet, Paul est atteint d'une maladie commune à cette époque : la phtisie, une des formes de ce qu'on appelle aujourd'hui la tuberculose et il décède le 26 juillet 1846, plongeant son épouse dans un « affreux malheur » comme elle l'écrit dans sa correspondance. Elle quitte alors Berlin, voyage en Angleterre et décide finalement de s'installer non loin d'une sœur mariée à Nice sur le domaine de la Lanterne qu'elle va exploiter. Elle mène alors une vie solitaire qui va lui apporter peu à peu la consolation. En dépit de la pudeur, de la retenue littéraire qui la caractérisent, elle écrit en 1852 une strophe rapportée par le comte d'Haussonville qui témoigne de son cheminement. Depuis son repli à Nice, elle peut :

*... sous le ciel que l'oranger parfume
Et qui sourit toujours,
Rêver aux temps aimés et voir sans amertume
Naître et mourir les jours.*

La nature et les activités agricoles apportent un certain réconfort où elle poursuit ses nombreuses lectures comme son journal en témoigne. Au début des années 1850, elle reprend ses travaux littéraires, et elle publie son premier livre en 1855,

les *Contes*, inspirés de lectures qu'elle mentionne au début de la plupart d'entre eux. À l'instar d'Aurel, du comte d'Haussonville et même de Louise Read dans sa préface aux *Pensées d'une solitaire*, on accorde souvent une moindre importance à ce premier recueil, il manifeste pourtant d'emblée une grande originalité.

Louise Ackermann se distingue d'abord par les éléments qu'elle situe à la source de son inspiration et qui donnent une représentation singulière du poète et de l'œuvre littéraire. Le poème n'est pas l'expression d'une émotion personnelle d'une personnalité hors norme, surhomme ou prophète, il dénote au contraire une certaine humilité qui se traduit par un effacement du sujet, comme le montre cet extrait de l'introduction au recueil :

*Depuis longtemps il n'est rire ni larme
 Qui soient nouveaux sous notre firmament.
 Redite, hélas ! et regazouillement,
 C'est tout notre œuvre, et qui rime s'expose
 À faire ouïr des sons déjà connus ;
 Heureux encor, parmi les tard venus,
 Ceux dont le chant ressemble à quelque chose.*

Les motifs abordés par les contes correspondent d'abord aux lectures qui l'ont enthousiasmée, c'est le plaisir de lire qui la conduit à écrire une poésie qui se veut impersonnelle. Elle signale ainsi les sources des contes au début de chacun d'eux.

Bien qu'elle manifeste à la fin du recueil son intérêt pour la littérature française, l'ensemble des contes font référence à des œuvres étrangères : celles de Pouchkine, d'Immermann, *Le Mahabharata*, *Les Mille*

et une Nuits... Ils sont ainsi des invitations au voyage, à l'ouverture au monde.

Elle est bien sûr aidée dans son travail par sa connaissance des langues étrangères et anciennes. Mais sa démarche va bien au delà d'un exercice de traduction. Les *Contes* de Louise Ackermann sont avant tout des poèmes. Cela apparaît d'abord avec leur prosodie et leur métrique régulières. Les vers sont principalement des décasyllabes, même si dans les deux derniers contes elle y associe des octosyllabes et des alexandrins, ce qui rappelle La Fontaine.

Le choix d'une versification régulière la conduit parfois à pratiquer l'omission du pronom sujet comme en latin ou en russe. Ce phénomène est particulièrement sensible dans la première édition du recueil, bien qu'atténué dans les éditions ultérieures. Cela entraîne un sentiment d'altérité qui contribue à l'exotisme de l'ensemble.

Au delà de ces éléments formels, les poèmes du recueil ont surtout cela de particulier qu'ils développent une poésie narrative où la dramaturgie accompagne les éléments poétiques. On assiste ainsi à l'histoire de Savitri et de Sakountala dans le premier livre et à celles de Fulgence ou d'Amine dans le second.

Chaque poème raconte une destinée originale et toutes ont en commun d'aborder le sujet de la relation amoureuse. Le premier décrit la rencontre et l'union de Savitri et de Satjavan, mais ce dernier a été condamné à une mort prochaine par les dieux. En dépit d'une réserve que revendique la poétesse dans ses créations, force est de reconnaître la similitude entre la destinée du héros et celle du mari adoré disparu quelques années plus tôt.

Si la situation du premier conte correspond à l'expérience amoureuse de l'auteur, le motif qu'elle privilégie connaît de nombreuses variations dans les suivants, au point que son ouvrage apparaît comme une sorte de kaléidoscope de la relation amoureuse. « Sakountala » évoque sur un mode féerique la question de la paternité, « L'Ermite » exprime la force du sentiment avec le motif antique des nymphes, ici les apsaras, ou encore « Le Perroquet » qui décrit un exemple d'infidélité.

Mais la relation sentimentale est surtout envisagée pour les bonheurs qu'elle apporte. Elle accompagne ainsi la fraîcheur de l'aurore et du printemps, comme au moment où Douchmanta rencontre Sakountala :

*Elle était seule au milieu d'un jardin.
En ce moment notre belle déesse
De sa main même arrosait quelques fleurs,
Et partageant entre elles sa tendresse,
En prenait soin comme de jeunes sœurs.*

On assiste dans les contes à une forme d'unisson entre le paysage et les relations entre personnages.

Dans chacun d'eux intervient un narrateur qui dialogue parfois avec un lecteur de convention, mais il s'exprime au masculin et toujours de manière détachée, presque neutre. Il est bien difficile de trouver en son discours les traces d'une émotion personnelle, en vertu du principe d'effacement du sujet qui prévaut dans l'expression poétique de Louise Ackermann.

Son premier recueil est aussi annonciateur des œuvres à venir. Sans afficher une ambition philosophique, les contes sont émaillés de réflexions et maximes qui

leur donnent une portée didactique. Ainsi, on peut lire dans « Savitri » :

*L'Amour toujours fut maître en rhétorique
Comme en tous arts.*

dans « Sakountala » :

*Je ne voudrais molester bête aucune.
Un animal, au fond, c'est un prochain.*

ou encore dans « L'Entrevue nocturne » :

*L'amour est libre, et jamais de la vie
Par la contrainte on en obtiendra rien.*

Louise Ackermann ne se contente pas d'exprimer la délicatesse du sentiment amoureux, chaque conte est aussi l'occasion d'une réflexion morale aspirant à mieux comprendre le monde.

Des années plus tard, sa démarche lui vaudra la qualification de « positiviste » par Elme-Marie Caro qui la distingue des poètes du Parnasse et l'associe à la philosophie progressiste qui triomphe avec l'avènement de la Troisième République. Mais l'esthétique de Louise Ackermann va bien au delà. En effet, dès ce premier livre apparaît son goût pour la féerie, la mythologie et l'invisible qui caractérisera l'esthétique d'une poétesse symboliste telle que Renée Vivien. « L'Ermite », par exemple, qui décrit la noyade de Fulgence fasciné par une apsara, évoque l'univers de *Brumes de Fjords* publié en 1902.

En célébrant la relation amoureuse, les contes de Louise Ackermann accompagnent un renouveau tout

printanier qui correspond à la consolation qu'elle a su trouver parmi la nature niçoise. De manière plus générale, ils sont les signes d'un renouvellement poétique dont les fondements se situent dans les littératures anciennes et étrangères. Il va caractériser la deuxième partie du XIX^e siècle en France où des poètes comme Paul Verlaine, Arthur Rimbaud ou encore Tristan Corbière vont écrire des poèmes à jamais inoubliables.

Les *Contes* de Louise Ackermann ont connu quatre éditions en 1855, 1861, 1862 et 1863 avec des modifications parfois sensibles. Nous avons choisi de privilégier la dernière forme donnée par l'auteur à son œuvre pour établir cette nouvelle édition.

Elle est accompagnée de notes de bas de page explicitant les noms propres et des termes peu usités de nos jours. Certaines restituent aussi des passages de la première édition écartés par la suite quand ils ajoutent des éléments significatifs à l'ensemble narratif.

Par souci de confort de lecture, l'orthographe a été adaptée aux normes actuelles en veillant à éviter toute altération du langage poétique de Louise Ackermann.

Je tiens à remercier pour finir mon cher complice Pascal Mirande qui a accepté d'illustrer l'ensemble du recueil. Je lui dédie cette nouvelle édition, en témoignage de ma profonde amitié.

Victor Flori

CONTES

Ah ! si la Muse était tant soit peu fée,
Chanter, vraiment, serait emploi des dieux ;
Point ne pourrait le plus petit Orphée¹
La bouche ouvrir, qu'on ne vît de tous lieux
Courir les gens. Oui, nous ferions merveille,
Et sous nos pas la foule toute oreille
Ramasserait les miettes de nos vers.
Il n'en va point ainsi. Pour ceux qu'attire
La Muse au fond de ses bosquets déserts,
Les temps sont durs ; de l'aveu de la lyre,
Ce charme a fui qui lui livrait les cœurs.
Dans mes loisirs j'ai donc à la légère
Rimé ceci, ne comptant point ou guère
Que mes accords offriront des douceurs
Vous agréant. Pas moins ne m'en enchante
Un art divin ; car si les vers pour vous
N'ont plus d'attraits, pour celui qui les chante
Il leur en reste encore, et des plus doux.
De frais atours et fleurs de poésie
Ces miens récits parer à ma façon,

1. Musicien légendaire de la mythologie grecque, qui apparaît dans *Les Métamorphoses* d'Ovide et *Les Géorgiques* de Virgile.

Dans ses sentiers suivre la fantaisie,
Chemin faisant répéter sa chanson,
Amours décents prendre pour camarades,
Les égayer à mes propos divers,
Trouver parfois, au beau détour d'un vers,
Un joli mot qui me fait des œillades,
N'est-ce plaisir ? Quand pousse ses roulades
Le rossignol au sein des bois aimés,
Demande-t-il si ses voisins charmés
L'écouteront en ces vertes demeures ?
Ainsi que lui, pour moi seul, à mes heures,
Je vais chantant, mais très bas toutefois.
Plus haut qu'un conte il n'est sûr à ma voix
De se lancer ; aussi bien se tient-elle
À ces récits. Même il se peut parfois
Qu'en mon chant simple une note rappelle
Quelque vieux maître ; et plutôt à Dieu, vraiment,
Que cela fût, car cela serait charme.
Depuis longtemps il n'est rire ni larme
Qui soient nouveaux sous notre firmament.
Redite, hélas ! et regazouillement,
C'est tout notre œuvre, et qui rime s'expose
À faire ouïr des sons déjà connus ;
Heureux encor, parmi les tard venus,
Ceux dont le chant ressemble à quelque chose.

SAVITRI¹

TIRÉ DU SANSKRIT²

I

L'Inde me plaît, non pas que j'aie encore
De mes yeux vu ce rivage enchanteur :
Mais on sait lire et même, sauf erreur,
On a du lieu déchiffré maint auteur.
En ce pays des perles, de l'aurore,
Des frais lotus et du parler divin,
La poésie a l'horreur du mesquin.
De mon cerveau si je tire à grand-peine,
Tant bien que mal, quelques cents vers ici,
C'est déjà trop ; la muse hors d'haleine.
Demande grâce et le public aussi.
Dans l'Inde seule ils se font par cent mille
Ces mêmes vers, bien plus, on les y lit.

1. Héroïne de la mythologie hindoue, qui apparaît dans le troisième livre de l'épopée du *Mahabharata*, dont s'inspire Louise Ackermann en reprenant son histoire.
2. Langue classique de l'Inde qui date d'environ 1500 avant Jésus-Christ dans laquelle sont écrites les deux grandes épopées de l'Antiquité indienne, Le *Ramayana* et Le *Mahabharata*.

Quels beaux slokas¹ marchant tous à la file !
 J'en sais d'une aune et qui ne font un pli.
 Dans ce pays que nul donc ne s'étonne
 Si j'ai regret de ne pouvoir aller ;
 Mais j'ai juré, c'est pour me consoler,
 Que si jamais je faisais à personne,
 Et de mon chef, quelque léger récit,
 Non pas sévère et froid comme l'histoire,
 Un peu moins vrai, mais aussi bon à croire,
 D'y mettre au moins mon héros ; le voici :

Or, mon héros était une héroïne,
 Princesse en plus, belle comme le jour.
 Grands yeux, front pur, taille souple et divine ;
 Un morceau tel affriandait l'amour.
 Qui le croirait ? à l'entour de la belle
 Aucun galant ne vint papillonner.
 En fait d'amour, si l'on en veut donner,
 Il ne faut point paraître une immortelle ;
 Le respect nuit. Tous s'étaient écartés,
 Se rabattant sur de moindres beautés.
 Un certain jour, le roi qui n'avait qu'elle
 Pour tout espoir de sa noble maison,
 Lui dit : « Ma fille, il est, je crois, saison
 Qu'à prendre époux chez nous on se prépare :
 Un père, hélas ! ce n'est point un avare
 Qui tient pour lui son trésor enfermé ;
 Après l'avoir tant soigné, tant aimé,
 Un beau matin il faut qu'il s'en sépare.
 Les filles sont, dès qu'elles ont vingt ans,

1. Du sanscrit sloka ou shloka, strophe ou couplet du chant élogieux.
 Constitué de 2 vers de 16 syllabes, le sloka est utilisé dans les épopées
 sanskrites.

De beaux fruits mûrs à la branche pendants.
Celui d'entre eux qu'on oublie et qu'on passe
Perd de son prix ; il se ride, il jaunit.
S'il t'arrivait une telle disgrâce,
Mon déplaisir en serait infini.
En ton cas donc, ma fille, avec prudence
Il serait bon d'aider la Providence,
Et cet époux qui doit ton cœur toucher
Ne venant point, il faut l'aller chercher.
Dès aujourd'hui je te donne une escorte ;
Explore tout, les palais et les bois.
Il s'est caché, ce gendre de mon choix ;
Mais, par le diantre ! il faudra bien qu'il sorte
Et qu'il épouse ou qu'il dise pourquoi.
J'en donne ici ma parole de roi,
Et, qui plus est, je te promets, ma fille,
Quand à la fin tu l'auras déterré,
S'il est aimable et de bonne famille,
De l'accueillir et de l'avoir à gré. »
À ces mots pleins de sens et de tendresse,
Très prudemment se garda la princesse
De feindre honte ou de se récrier.
Le changement de lieu plaît au bel âge ;
C'est naturel ; puis pour un tel voyage
J'en connais peu qui se feraient prier
Le célibat n'est pas du goût des filles ;
Point n'est pour lui qu'elles sont si gentilles ;
Tant de vertus, de grâces et d'attraits
Ont pour l'hymen été créés exprès.
Nous le voyons, du moment qu'il s'éveille,
C'est dans leur cœur que l'amour fait merveille ;
Il le choisit pour trône et pour séjour.
Je ne dis point qu'elles sont sans faiblesse ;

Pourquoi mentir ? c'est une maladresse :
 Sur ce point donc je tiens ma plume court.
 Ève¹ est leur mère après tout, et la dame
 A dans son temps commis un gros péché.
 Il nous en cuit : toutefois dans mon âme
 Je lui pardonne et me sens très touché ;
 Car elle aimait ; chose au monde n'est telle
 Pour racheter le crime le plus lourd.
 Le cœur coupable à la flamme immortelle
 Redevient pur : c'est l'œuvre de l'amour.
 Si n'eût aimé, jamais Ève au pauvre homme
 Eût-elle offert la moitié de sa pomme ?
 Si n'eût aimé, se fût-elle à ses pas
 Avec courage attachée ici-bas,
 Soumise et douce, humble, sans plainte aucune.
 Partageant tout, la mauvaise fortune,
 La table maigre et le lit un peu dur ;
 Et puis, venus le temps de l'âge mûr
 Et les langueurs à sa suite traînées,
 Choyant l'époux de ses jeunes années,
 D'un même amour, jusqu'au dernier instant,
 Sur son vieux cœur pressant, ce cœur fidèle ?
 Elle aimait donc ; et mainte demoiselle,
 Je le suppose, en voudrait faire autant.
 C'est pour le mieux : la nature fort sage
 Ne donna point aux filles sans raison
 (Soit de modeste ou de grande maison),
 Le goût d'entrer de bonne heure en ménage.
 D'ailleurs, pourvu qu'un mari soit bien né,
 D'humeur facile, élégant, bien tourné,
 Jeune surtout, point bourru, point volage,

1. Personnage biblique de la première femme de l'humanité qui apparaît dans *La Genèse*.

D'une âme noble avec un beau visage,
D'un regard tendre avec un cœur aimant,
À votre gré, n'est-ce un objet charmant ?





Au bord des cieux lorsque vint, pâle et blonde,
L'Aube en riant ouvrir la porte au Jour,
Elle aperçut la princesse et son monde
Qui sans délai s'éloignaient de la cour,
Non pas au trot pourtant, car la monture
Était peu leste ; un superbe éléphant,
La trompe au vent, grave et pesant d'allure,
Sur son dos brun portait la belle enfant.
Laissons-la donc cheminer de la sorte
Tout doucement où son destin la porte.
C'est, m'est avis, pour la fille d'un roi
Courir un peu beaucoup à l'aventure.
Que dis-je ? un cœur n'est-ce boussole sûre ?
Cœur de vingt ans surtout qui, bel et droit,
Marche à son but ; lui se tromper d'endroit !
Vous plaisantez. J'en ai donc l'espérance,
Tout ira bien. Si c'était un laidron¹,
Je craindrais fort qu'elle n'eût du guignon²,
Mais belle fille a toujours bonne chance.

Un mois passa, puis deux, puis bientôt trois ;
Notre bon père était sur les épines ;

1. Laideron, jeune fille ou jeune femme laide.

2. Malchance persistante.

Il ne mangeait. Dans le palais des rois
 Déjà chômaient marmitons et cuisines :
 Nul courtisan n'aurait été si sot,
 Son roi jeûnant, de manger un morceau.
 Or, un beau soir, non pas tard, mais à l'heure
 Où le soleil vers l'horizon penchant
 De tons plus chauds colore le couchant,
 Le bon vieillard avait en sa demeure
 Pour ses conseils fait un sage venir.
 Ce sage-là connaissait l'avenir,
 Petit talent de bonne compagnie
 Qu'il exerçait à son risque et pour rien,
 Pauvre d'ailleurs et fort homme de bien.
 Le prince alors de sa fille chérie
 Contait le cas, sans omettre un seul point,
 Ni la beauté, ni l'âge mariable ;
 Après venaient la disette¹ incroyable
 Des prétendants, et la recherche au loin,
 Puis les trois mois et sa peine infinie.

Il n'avait pas fini sa litanie,
 Qu'il entendit un aller, un venir
 De pas pressés : n'y pouvant plus tenir,
 (Bien que ce fût contraire à l'étiquette²)
 Notre bon roi plantait là son prophète
 Et s'élançait, quand dans le même temps
 Il vit s'ouvrir la porte à deux battants.
 Et Savitri (la dame ainsi s'appelle)
 Parut au seuil ; le père triomphant
 Dans ses deux bras reçut sa chère enfant.
 Le mouvement, le grand air, de la belle

1. Manque, pénurie.

2. Contraire au protocole, à l'ordre des préséances en usage à la cour.

Allait encor les attraits rehaussant ;
Un feu plus vif éclairait sa prunelle,
Plus vite aussi la jeune demoiselle
Sous fine peau sentait courir son sang.
« As-tu perdu ta peine et ton voyage ? »
Lui demanda le vieux prince aussitôt.
Mais Savitri, d'un air modeste et sage,
Pencha la tête et ne répondit mot.

Notre bon prince à la clarté baissante
Du jour fuyant, la voyant rougissante,
A tout compris, car pour vieux que l'on soit,
On sait encore à ne s'y tromper guère
Ces effets-là sur le bout de son doigt.
« Quel est son nom, sa patrie et son père ?
Reprit alors le monarque en émoi.
Parle, voyons, aurais-tu peur de moi ?
– C'est Satjavan, mon père, qu'il s'appelle :
Je ne sais point d'alliance plus belle,
Car dans ce choix par mon cœur débattu,
Je ne songeai qu'à sa seule vertu.
À d'autre charme évitant de me rendre,
De celui-là je n'ai su me défendre.
Oui, je le crois, si le ciel par erreur
L'eût créé laid, mais laid à faire peur,
Mon cœur de même aurait pu s'en éprendre.
Mais il est beau, rien n'y manque ; un seul point
Se trouve à dire ; encor la chose est mince,
C'est moins que rien : il est pauvre, et n'a point
À me donner une seule province.
Pourtant son père autrefois était prince ;
Mais devenu plus faible en ses vieux ans,
Il fut chassé par des voisins puissants.

Sans nul recours en ce péril extrême
 Il se sauva dans les bois, emportant
 Son fils enfant et plus cher que lui-même.
 À son destin le vieillard se prêtant
 Défriche un champ, bâtit une chaumière,
 Et des brebis fait paître aux alentours.
 Lui mort, son fils demeura sans secours ;
 Seul et déchu de sa grandeur première,
 Au fond des bois il voit couler ses jours.
 Triste est ce sort, mais fût-il dix fois pire,
 Qui le voudrait changer pour un empire ?
 Lorsqu'on est pauvre et de deuil entouré,
 Et sans patrie, et qu'un cœur de son gré
 Se donne à nous, cela veut beaucoup dire. »

Quand la princesse eut ce beau discours fait :
 « Est-il donc vrai, demanda le bon sire,
 Qu'il soit au monde un homme aussi parfait ?
 – Très vrai, seigneur, lui repartit le sage,
 Et Savitri n'a pas tout dit encor :
 C'est un modèle, une perle, un cœur d'or ;
 Jamais Brahma¹ ne fit plus bel ouvrage.
 Et cependant, si j'étais écouté,
 Pour bon qu'il fût, il n'aurait point ta fille.
 Non qu'à regret je voie en ta famille
 Entrer l'amour avec la pauvreté :
 Ah ! c'est un mal plus grand qu'il faut qu'on craigne !
 Mal sans remède ici-bas. Mon cœur saigne
 À te le dire. Hélas ! il doit mourir,
 Ce bel objet de sa jeune tendresse.
 Ton fiancé tu le verras partir

1. Dans la mythologie hindoue, Brahma est le créateur du monde. Il est représenté avec quatre bras et une tête qui comprend quatre visages.

Non vieux, mais bien en sa fleur de jeunesse,
 Car il n'a plus sans répit ni recours
 À vivre en tout que deux ans moins trois jours. »

On eût soudain vu pâlir la princesse
 À ce discours. Retenant ses sanglots,
 Au sage alors elle dit, le cœur gros :
 « Comment ! la mort, d'abandon serait cause ?
 Ah ! la vieillesse est de mauvais conseil !
 Moi j'ai vingt ans, mais dans un cas pareil
 J'ai résolu déjà tout autre chose.
 Si Satjavan me doit être arraché,
 Qu'une heure au moins il ait connu la joie
 Mise en réserve à ceux que le ciel choie,
 L'amour d'un cœur à lui seul attaché
 Dans un nœud saint, et le trésor caché
 Des soins charmants et des chastes tendresses.
 Qui savoura de pareilles ivresses
 Peut sans regret marcher vers le trépas.
 De Satjavan que l'âme soit suivie
 D'un tel amour en partant d'ici-bas.
 Aimer, c'est là tout le gain de la vie ;
 Ah ! souffrez donc qu'il ne le perde pas ! »

L'Amour toujours fut maître en rhétorique
 Comme en tous arts. Ce discours sans réplique
 Et de deux pleurs ou trois accompagné,
 A sur-le-champ le pauvre roi gagné.
 Alors, d'un air à la fois triste et tendre,
 Il répondit : « Je voudrais que mon gendre
 Fût plus durable au moins, sinon meilleur ;
 Mais cependant je tiendrai ma parole.
 Bien que pour toi ton père se désole,

Ma pauvre enfant, fais au gré de ton cœur. »
 Le bon vieillard, qui n'avait de sa vie
 À Savitri jamais refusé rien,
 Comme toujours lui passa son envie.

Si me lisez, ô vous, pères de bien !
 Que la leçon vous instruisse et vous serve.
 Car je n'ai pas un seul conte en réserve
 Où ce point-là soit si bien établi :
 Céder toujours c'est un très mauvais pli.
 On vient d'abord d'une voix caressante
 À son papa demander un bijou,
 Puis une robe, un chapeau ; n'est-ce tout ?
 Plus on obtient, plus on devient pressante.
 Pompons, colliers, bracelets, maint chiffon
 Vers le logis arrive au pas de course ;
 Le père voit défiler de sa bourse
 Les beaux écus. D'abord il dira non :
 Un non n'est rien s'il ne sait tenir bon.
 Mais le temps passe, et voici la cohorte
 Des prétendants qui s'arrête à la porte,
 Faisant d'aimer tous plus ou moins semblant ;
 Des courts, des longs, de moyenne mesure,
 Les uns sans biens, les autres étalant
 Quelque trésor, et plusieurs leur figure.
 Un jeune cœur en ce tohu-bohu,
 Me dira-t-on, ne sait auquel entendre.
 Mais non, le choix ne se fait point attendre ;
 Et notre cœur a fort bien entendu.
 À cet égard, je ne m'abuse guère,
 Quand fille en tient, c'est pour un pauvre hère ;
 Rien ne prévaut ; son cœur s'est là buté ;
 Il n'en démord, c'est un cœur entêté.

Après rubans, chaînes d'or et dentelle,
De guerre lasse enfin il faudra bien
À votre enfant passer la bagatelle
D'un mari gueux, mal en point, ou vaurien.





D'un pas agile, et d'oreille en oreille,
Pendant la nuit la nouvelle a trotté.
Le fait est rare et je m'en émerveille ;
C'est en dormant qu'on aura caqueté.
Toujours est-il qu'à la prochaine aurore,
Lorsqu'au palais chacun ronflait encore,
De tous côtés débouchaient assiégeants,
Non point armés, mais portant marchandises,
Échantillons, prospectus : c'étaient gens
De tous métiers comme de toutes mises,
Passementiers¹, modistes², bijoutiers.
Nul ne plaignait ni ses pas ni sa peine.
Les fournisseurs sont de bons lévriers
Chassant à noce ; un trousseau c'est aubaine.
Mais ce jour-là, ce fut un fait exprès ;
Le vent, hélas ! n'était pas à l'emplette :
De débit point, et la perte fut nette.
Pauvres marchands ! nul ne couvrit ses frais.
Atours, trousseau, nous n'en avons que faire,
Et notre noce est assez triste affaire ;
Nous ne voulons achats ni beaux apprêts,
« De mes trésors ni de mon haut parage,

1. Personne qui vend ou fabrique des ouvrages de fil destinés à l'ornement des vêtements, du mobilier, d'objets...

2. Marchand de vêtements et de chapeaux féminins.

Dit Savitri, qu'il n'ait jamais soupçon.
 En fait d'aimer, je crois que l'avantage
 Aux pauvres gens revient ; et pourquoi non ?
 Leur cœur se donne avec moins de partage.
 Le nôtre donc sera tout notre apport. »

Voici qu'on part. On voyage, on arrive.
 En vers pompeux et faits avec effort,
 De Satjavan la surprise un peu vive
 Je ne dirai ; devant un tel transport
 Ma plume à moi tourne bride bien vite.
 Pauvre garçon ! il vivait en ermite,
 À ses agneaux consacrant tous ses soins,
 Rivalisant avec eux d'innocence,
 Loin des humains, et n'ayant connaissance
 D'aucune chose, et d'amour encor moins.
 Il sentait bien, car il n'était de marbre,
 Par-ci par-là comme un trouble secret.
 Aucune femme encor dans sa forêt
 N'avait le pied mis de mémoire d'arbre.
 C'était désir, mais désir sans objet.
 Lorsqu'au printemps, sous la jeune feuillée,
 D'oiseaux jasaient une troupe éveillée,
 Becquée au bec ou brin d'herbe, empressés,
 Vaquant au soin de leur petit ménage,
 Il s'attristait et rêvait davantage...
 Les nids sont faits pour donner des pensers.
 Mais quand chez lui passa notre princesse,
 Pour Apsara¹, je veux dire déesse,
 Il vous la prit, l'adorant aussitôt ;

1. Dans la mythologie hindoue, les apsaras sont des nymphes qui viennent volontiers se baigner dans les rivières terrestres pour séduire les ascètes.

Depuis ce jour il fut bien plus dévot.
Et lorsque enfin il vit son immortelle
Pour tout de bon sous son chaume arriver,
À l'admirer il se mit de plus belle ;
Il se tâtait, croyant toujours rêver.
Tant de trésors, de grâces inconnues,
Moitié si belle et qui tombait des nues !...
Mais j'oubliais, j'ai dit que sur ces points
Dans mon récit je sautais à pieds joints.
La joie, hélas ! est de si court passage,
Elle est si peu coutumière ici-bas !...
Nul n'a le temps d'apprendre son langage.
Je le comprends, mais ne le parle pas.

Dès qu'on eut fait un bout de connaissance,
On s'épousa ; ce fut le premier soin.
Hâter la noce en cette circonstance
L'amour pouvait, l'amour n'y manqua point.

Quand Savitri se vit reine et maîtresse
De ce logis si pauvre, avec adresse
À toute chose elle eut bientôt pourvu.
Même on prétend qu'elle se mit en tête
De l'embellir. Or, à pareille fête
Ce toit obscur ne s'était jamais vu.
C'étaient partout guirlandes ou trophée,
Feuillage, fleurs ; ces murs tristes et laids
Sont décorés ; sous cette main de fée
Le chaume prit un faux air de palais.
Chez elle, au gré de toute femme éprise,
Un petit doigt d'élégance est requise ;
Elle s'y plaît et fait des alentours,
Frais et riants, un cadre à ses amours.

Pour Satjavan, époux n'était sur terre
Plus dorloté ; c'étaient à chaque instant
Surprises, soins ; et lui se laissait faire,
Payant sa dette en bon amour comptant.

Le premier mois que l'on passe en ménage
Est très friand et porte un nom fort doux¹.
Sur ses cadets que l'aîné s'avantage,
Ce n'est pas juste, amants, qu'en dites-vous ?
Il aurait seul et la fleur et la crème ?
Moi j'en réserve aussi pour les derniers ;
Et toute lune, en fût-il des milliers,
Me serait miel auprès de ce que j'aime.

Notre mari pensait ainsi que moi.
Toi seule, hélas ! bien qu'aussi tu te plaises
En ce bonheur, ton cœur n'y prend ses aises
Comme l'on fait quand on se sent chez soi,
Ô Savitri ! Chaque heure, on le devine,
En s'enfuyant y plantait une épine.
Ton jeune époux avait bien dans tes yeux
Surpris parfois quelques larmes furtives.
Pour les sécher, il faisait de son mieux ;
Propos charmants et caresses plus vives,
Regards plus doux, y perdaient leur latin.
Désespéré, Satjavan à la fin
Se dit un jour : « Quand la femme est heureuse,
Elle serait parfois d'humeur pleureuse ?
À ce défaut l'autre sexe est porté ?
Qu'en sais-je, moi qui l'ai peu fréquenté ? »
– Oui, tu pleurais ; pour ne donner d'alarmes,
C'était bien bas : une fleur, un beau soir,

1. La lune de miel.

Un mot, un rien t'était sujet de larmes.
 « Encore un an, il ne pourra plus voir
 Ni le soleil, ni moi, ni nulle chose... »
 Et tout ton cœur se brisait à cela.
 Ma pauvre enfant, toujours l'amour repose
 Sur un roseau ; n'en sommes-nous tous là ?
 – Oui, mais du moins vous gardez l'ignorance
 De l'heure où doit la mort frapper son coup :
 Entre roseaux qui s'aiment, l'espérance
 D'être brisé le premier, c'est beaucoup !

Aimant, pleurant, le Temps toujours avance ;
 C'est un vieillard, mais un vieillard pressé.
 Deux ans vraiment, c'est peu quand on y pense :
 Deux ans d'amour, ah ! c'est si tôt passé !
 Pour nos époux ils ont fui comme un rêve ;
 Nous y voilà... le jour fatal se lève.

C'était le temps où les arbres jaunis
 Semblent pleurer leur feuillage et leurs nids,
 Quand la verdure et les chants, tout expire.
 Tous auriez dit, voyant les doux rayons
 Du jour glisser sur les derniers gazons,
 Comme un mourant qui veut encor sourire.
 Satjavan donc, levé de bon matin,
 Vers la forêt se mettait en chemin :
 Il y ferait sa charge de ramée ;
 Le bois pour lors manquait à la maison.
 Mais Savitri, qui d'étrange façon,
 Et non sans cause, avait l'âme alarmée,
 Le voulut suivre. À son désir d'abord
 L'autre s'oppose, et fortement proteste
 Qu'il ira seul. Un froid brouillard encor

Couvrait les bois ; la rosée est funeste
À la santé : Savitri ce matin
S'enrhumerait, il en était certain.
« Moi, te laisser me suivre, à Dieu ne plaise ! »
La dame, hélas ! n'avait, bonne ou mauvaise,
Nulle raison dont couvrir son dessein.
Sans contester sur ce point davantage,
Mais, je le veux ! s'écria-t-elle enfin.
Un *je le veux* dans un jeune ménage,
C'est grave au moins. L'époux fut interdit ;
Car entre amants ce mot n'est pas d'usage ;
L'amour l'évite et ne l'a jamais dit.

Ils partent donc, chacun à ses pensées,
Et se taisant pour la première fois.
Notre jeune homme, arrivé dans le bois,
À peine avait deux branches ramassées.
Que s'arrêtant, le regard assombri,
« J'ai froid, dit-il, et j'ai la tête prise. »
Puis se couchant auprès de Savitri,
Dans sa douleur au pied d'un arbre assise,
Il s'endormit sous le regard chéri.

Du fond des bois dépouillés de leur ombre.
Sortit alors comme une forme sombre.
Ce n'était tigre égaré, ni chacal
En course ; hélas ! c'était le dieu fatal,
Et qui toujours vient trop tôt. Sa rencontre
Sème partout le deuil et la terreur.
Adieu plaisirs, bonheur, quand il se montre ;
Car on le sait sans oreille et sans cœur.
Ce qu'il abat, la terre en est jonchée ;
Vertu, grandeur, tout passe par ses mains ;

Rien ne l'arrête, et des pauvres humains
 Il ne se gêne à faire ample fauchée.
 Même l'Amour ne trouva grâce encor ;
 Il y perdait ses pleurs et sa prière.
 Or, ce dieu-là, l'Inde qui le révère
 L'appelle Yama¹ : son domaine est la mort.

Au bord du Gange² ayant besogne grande,
 Plus que n'en peut même un dieu dépêcher,
 Il s'adjoignit un beau jour une bande
 D'aides de camp ; point ne les faut prêcher.
 Oui, ce canton de la machine ronde,
 Vous l'arpentez, messieurs de l'autre monde,
 Moissonnant tout sur les pas du Destin.
 Le plus souvent lorsqu'il sait que la proie
 N'est que morceau mince, menu fretin,
 Yama n'y passe en personne ; il envoie
 Quelqu'un des siens. Mais comme ce matin
 Il s'agissait après tout d'une altesse,
 Quoique déchue, il crut par politesse
 Devoir aller lui-même. Un peu d'égard
 Se doit au rang. « Il se fait déjà tard.
 Dépêchons-nous, j'en ai d'autres à prendre.
 – Quoi ! pas un jour, une heure, un seul moment ?
 Jusqu'à demain si tu pouvais attendre ?
 – C'est aujourd'hui, c'est de suite, à l'instant
 Qu'il me le faut. – Arrête, dieu puissant !
 Je n'ai pas eu le temps de bien lui dire
 Ce qu'en mon cœur je tenais renfermé
 Pour lui d'amour. Veux-tu donc qu'il expire

1. Dans la mythologie hindoue, dieu des morts et des ancêtres.

2. Grand fleuve au nord de l'Inde long, considéré comme sacré par les hindous.

Sans avoir su comme il était aimé ?
 – Ils s’aiment tous au moment où j’arrive ;
 Mon aspect rend leur tendresse plus vive. »

Mais sur-le-champ, d’un ton plus radouci,
 Le dieu reprit : « Sais-tu qu’à mes oreilles
 De tes vertus il revient des merveilles ?
 Écoute bien ; pour te montrer qu’aussi
 J’estime fort un mérite si rare,
 Je veux t’offrir un don sans être avare.
 De mes morts seuls me déclarant jaloux,
 J’excepterai les jours de ton époux :
 Ôté cela, fais ton choix, qu’il soit digne
 De ta vertu ; c’est pour te consoler
 Ce que j’en dis et par faveur insigne.
 Mais hâtons-nous, c’est déjà trop parler.
 – Ô grand Yama ! mon choix sera fait vite ;
 Il l’est déjà dans mon cœur, mais j’hésite
 À l’exprimer. Quand je songe à ce don,
 Dieu de la mort, si tu t’allais dédire !...
 – Courage, enfant, dis toujours ; allons donc.
 – Accorde-moi dans ton terrible empire
 D’accompagner Satjavan, et mes vœux
 Seront comblés. Seigneur, prends-nous tous deux.
 Du même coup que ta main me délivre ;
 Emmène-moi ; qu’ai-je affaire de vivre
 Sans son amour, qui m’est tout ici-bas ?
 – Hé bien ! partons, dit le dieu du trépas ; »
 Et puis soudain s’arrête et se ravise :
 « Non, reprit-il, je ne veux pas qu’on dise
 Qu’un bel amour ne m’a jamais touché.
 N’y comptez plus. Fût-elle aussi charmante
 Que Savitri, de la Mort nulle amante

À l'avenir n'aura si bon marché.
Je te le rends, et de plus j'abandonne
Sur lui mes droits et sur toi, pour cent ans.
Cent ans, vraiment, n'est-ce rien qu'on vous donne ?
Aimez-vous donc, vous en avez le temps. »

Si vous l'avez jusqu'au bout écoutée,
Vous trouverez mon histoire écourtée.
Il se pourrait, et je ne dis pas non.
Restèrent-ils toujours dans leur chaumière ?
Je n'en sais rien ; ils auraient eu raison.
L'amour au bois garde sa fleur première ;
Toujours printemps, point d'arrière-saison.
S'ils ont choisi de plus riches pénates¹,
Nous l'ignorons ; ils n'auraient pas eu tort.
Quoi d'étonnant au pauvre jonc des nattes
De préférer lambris d'ivoire et d'or ?
Des beaux palais je ne suis point l'apôtre ;
Le confortable a cependant son prix ;
Il a du bon, et même un cœur épris
À ses douceurs se rend tout comme un autre.
Fauteuils profonds, chauds tapis, c'est charmant
Auriez-vous vu là-dedans rien qui nuise ?
Je crois qu'au fond l'Amour, quoi qu'il en dise.
N'a jamais fait fi d'un bon logement.
Mais taisons-nous, car, remarque profonde,
Les gens heureux, qui donc en parle au monde :
J'ai mes raisons d'ailleurs pour finir là :
Cent ans d'amour ! comment conter cela ?

1. Demeure, habitation.

SAKOUNTALA¹

TIRÉ DU SANSKRIT

I

De l'Inde encore ! À son ami lecteur
Un grand courage il faut que l'on suppose.
Passe une fois, mais nous doubler la dose !
– Ah ! soyez donc indulgent ; un auteur
En vain se met en quatre pour vous plaire ;
Vous agréer n'est pas petite affaire.
Moi qui joyeux et suant sang et eau,
De ce pays portais un fruit nouveau,
Nouveau pour vous, je n'en fais point mystère.
Ce même fruit, voici quelques cents ans
Que l'Inde entière y mord à belles dents.
– Il sera frais ! – On y verrait encore
Briller pourtant les larmes de l'Aurore.
Sur sa peau fine et de ton velouté
Glisse un rayon d'immortelle beauté ;
C'est grâce pure et fraîcheur sans pareille.
Je vous offrais l'honneur de ma corbeille,

1. Orthographié aussi Shakuntalâ, héroïne de la mythologie hindoue, présente dans le livre I du *Mahabharata*.

Et je pensais par là m'achalander¹ ;
 Je vous traitais en nouvelle pratique.
 N'en parlons plus : à quelque autre boutique
 Tout de ce pas allez en marchander,
 Fruits boursouflés de plantes mal venues,
 Nés sans soleil, mais que l'on porte aux nues.
 – Diable ! mon cher, que sera donc le tien ?
 Montre-le-nous ; cela n'engage à rien.
 – Ayant changé de ciel et de corbeille,
 Il a perdu de sa couleur vermeille ;
 Bien que l'aveu coûte, je vous le dois.
 Ce doux produit d'une terre étrangère
 Eût demandé quelque main plus légère ;
 Un peu de fleur est restée à mes doigts,
 Même beaucoup, il vous y faut attendre ;
 C'est le déchet. – Je vois que tu sais vendre.
 Ton fruit si beau ne serait que rebut ?
 Tu ne parlais ainsi vers le début.
 – Voyager nuit à cette marchandise.
 En voulez-vous ou non ? – Quelle sottise !
 Un fruit flétri. – Vous m'en diriez merci ;
 Quoique flétri, si votre lèvre y touche.
 Il pourrait bien vous laisser bonne bouche.
 – Donne-le donc ! – Le voilà, goûtez-y.

Un roi chassait ; mais avant toute chose,
 Dépeignez-le, ce roi, s'écrira-t-on.
 Quand je dis roi, tout d'abord on suppose,
 Sur ce nom-là, qu'il s'agit d'un barbon² ;
 À mon héros c'est faire un tort immense,
 Lui qui n'avait pas de poil au menton.
 Par le décrire il faut que je commence.

1. M'approvisionner. 2. Homme âgé.

Il était beau, mais non comme le jour,
Le jour c'est vieux, je dirai donc l'aurore,
C'est bien plus jeune : il n'avait point encore
Vingt ans ; c'était un frère de l'Amour.
Or, on est beau de plus d'une manière.
Je reconnais deux beautés : la première
Consiste aux traits ; la ligne et le contour
En font les frais. Seule, elle est fort sévère
Et touche peu ; c'est un marbre glacé
Où de l'Amour la main n'a point passé ;
Rien n'a monté du cœur vers le visage.
L'autre, et cela je le dis entre nous,
Vient droit de l'âme et d'Amour est l'ouvrage.
Elle est tout charme ; un penser vague et doux
Laisse en maint lieu trace de son passage ;
Le front s'éclaire ; on dirait que les yeux
Nagent baignés d'une molle lumière.
De ces beautés je prendrais la dernière ;
Mais mon héros les avait toutes deux.

Il aimait donc ? me dira-t-on surprise.
– Mon prince aimer ! Ah ! madame, et comment ?
En aimer une ou bien deux seulement,
N'aurait été que petite entreprise.
Il en aimait trois cents éperdument,
Et leur livrait son âme tout entière ;
Trois cents beautés qu'il tenait en volière,
Oiseaux charmants qui n'avaient nuit et jour
Pour tout emploi qu'à gazouiller d'amour.
D'ailleurs dans l'Inde, ainsi le veut l'usage,
Toujours un prince aime à cœur que veux-tu ;
Mais pour cela pas un n'en est moins sage,
Et bien à tort se plaindrait la vertu.

C'était besoin d'aimer et non pas vice.
 Songez, vingt ans ! les siens n'étaient sonnés.
 S'il avait eu mon prince à son service
 Cent mille cœurs, il les aurait donnés.
 N'en ayant qu'un, à ses trois cents épouses
 Il le gardait ; sans faire de jalouses
 Il partageait son unique gâteau.
 Vraiment les parts en étaient encor belles.
 Vous pensez bien que ces dames entre elles
 N'en perdaient pas le plus petit morceau.

Il chassait donc. – Quoi ! des goûts si sauvages
 Avec un cœur si tendre ! il se pourrait ?
 Dépareiller tant de jolis ménages !
 – S'il fut chasseur, j'en ai bien du regret.
 Ah ! quant à moi, si l'aveugle fortune
 Plaçait jamais quelque sceptre en ma main,
 Je ne voudrais molester bête aucune.
 Un animal, au fond, c'est un prochain.

Dans la forêt c'était un grand tapage :
 Chevaux et chiens, piqueurs, tout l'équipage.
 Il arriva qu'un chevreuil effaré
 Ou quelque biche entra dans le fourré :
 Chasseurs lassés, lévriers hors d'haleine,
 Piste perdue et le roi fort en peine.
 À quel propos ? Dans la forêt vraiment
 Il ne manquait gibier pour le moment ;
 Mais Douchmanta (c'est ainsi qu'on le nomme)
 Quoiqu'il fût prince, était encore un homme.
 On sait qu'en chasse ainsi qu'en nos amours
 (Le cœur humain est fait d'étrange sorte),
 Ce qui nous fuit nous le voulons toujours.

De ses chasseurs dans l'ardeur qui l'emporte
 Le jeune roi se trouva séparé,
 Et dans le bois bel et bien égaré.
 En tout ceci, pour moi je le suppose,
 La Providence était pour quelque chose ;
 D'agir sans elle on est fort empêché.
 Elle a partout son petit doigt caché,
 Et mon récit va prouver, et de reste,
 Qu'à cette affaire elle mit les deux mains.
 Le roi courait ; il était jeune et lesté ;
 Puis se trouver ainsi par les chemins
 Sans suite aucune, avait un charme étrange.
 Il se sentait si libre ! Au bord du Gange,
 Et même ailleurs, toujours la royauté
 Traîne après elle un affreux esclavage.
 Il n'est métier sans son mauvais côté ;
 Triste est celui de roi ; quel avantage
 Pourra jamais valoir la liberté ?

Après trotter une heure et davantage
 Il s'arrêta. Le toit d'un ermitage¹
 S'entrevoyait à travers le feuillage.

1. Vers de l'édition de 1855 absents dans l'édition de 1863 :

*Il s'arrêta : toute chose prend fin.
 S'entrevoyait à travers le feuillage
 Comme chaumière ou plutôt ermitage.
 Il n'avait fait notre roi ce matin
 Qu'un seul repas ; jeunesse a toujours faim.
 Course d'ailleurs et grand air, je suppose,
 À l'appétit mettait aussi du leur.
 Notre bon prince aurait de fort grand cœur
 Mangé, je crois, quelque petite chose.
 Le voilà donc qui descend tout joyeux
 De son cheval ; il courait vers ces lieux
 Quand, s'arrêtant au milieu du bocage,
 Comme ébloui mit la main sur ses yeux.*

Mettant pour lors pied à terre en ces lieux,
 Notre héros entrait dans le bocage,
 Quand tout à coup le noble personnage
 Comme ébloui mit la main sur ses yeux.
 Il avait vu... Quoique fort jeune d'âge,
 Le roi, de soi cela se comprend bien,
 N'était garçon sortant de son village,
 Naïf et neuf, ne sachant rien de rien.
 Il connaissait toutes les belles choses,
 Palais, beaux-arts, les femmes et les roses.
 Rien ne prenait ses sens à l'imprévu,
 Soyez-en sûr... – Eh ! qu'avait-il donc vu ?
 – Il avait vu... Je ne me voudrais faire
 Avec personne une mauvaise affaire.
 Pour ce qui suit, ô beau sexe enchanteur !
 Quoi ! tu pourrais en vouloir à l'auteur !
 Ah ! n'entre pas en de fausses alarmes.
 Je songerais à ravalier tes charmes !
 Plutôt laisser, ils me tiennent au cœur,
 Et conte et vers et toute l'entreprise.
 D'ailleurs ma plume est plume bien apprise,
 Et seulement à son devoir cédant,
 N'écrit ceci qu'à son corps défendant.

De la beauté soit présente ou passée,
 Quand on mettrait ensemble en sa pensée
 Tous les attrait pour en prendre la fleur,
 Oui, même Hélène¹ avant le séducteur,
 Avant l'époux, et toute jeune fille,
 Le front timide et de pudeur paré,

1. Dans la mythologie grecque, célèbre princesse de Sparte. Son enlèvement par Pâris provoque la guerre de Troie retracée par Homère dans *L'Iliade*.

Vénus¹ aussi dans son berceau nacré,
Perle charmante entr'ouvrant sa coquille,
Toute modeste, ignorant ses beautés,
N'ayant encor fait la moindre toilette,
Mais échangeant, d'humeur déjà coquette,
Entre cieus, rive et flots à ses côtés,
Comme entre amants, des regards enchantés ;
En y joignant le printemps et l'aurore,
Rayons du ciel, fleurs des champs, plus encore,
Tout eût pâli devant l'objet offert
À nos regards dans cet endroit désert.
C'était un ange, une forme céleste.
Mais cependant du sexe féminin.
Quels yeux ! quel front ! quelle taille ! et le reste !
Elle était seule au milieu d'un jardin.
En ce moment notre belle déesse
De sa main même arrosait quelques fleurs,
Et partageant entre elles sa tendresse,
En prenait soin comme de jeunes sœurs.

Notre héros, qui l'avait entrevue,
De prime abord n'en soutint pas la vue.
– À tant d'attraits pourquoi fermer les yeux ?
– S'il les ferma, le roi ne tarda guère
À les rouvrir ; bien plus, mon curieux
Là ne s'en tint, et comme à la lumière
Un papillon s'empresse un soir d'été,
Il s'approcha de la jeune beauté.
Quand celle-ci, toute à son arrosage,
Levant les yeux aperçut l'inconnu,
Elle poussa d'un air fort ingénu
Un petit cri de fauvette sauvage.

1. Déesse de l'amour de la Rome antique.

Était-ce peur ? Peur d'un joli garçon !
Vous plaisantez, c'était plutôt surprise ;
Car de tel air et de semblable mise
Il n'en courait beaucoup en ce canton.
Le prince aussi perdit un peu la tête ;
Il ne savait que lui dire vraiment.
Garçon d'esprit, il se trouvait si bête !
Il se serait battu dans ce moment.
Jamais pourtant, à ce que dit l'histoire,
Ne se troublait notre roi pour si peu,
Et deux beaux yeux, cent même, on le peut croire,
Ne l'étonnaient ; il était fait au feu.
Mais cette fois il faut qu'il s'en console
Bon gré mal gré ; de toute autre façon
Allait la chose, et l'Amour à l'école
Le renvoyait, comme un petit garçon.

Après rougir, se troubler et se taire,
La causerie obtint son tour aussi ;
Et ce semblant d'énigme et de mystère
Aux yeux du roi fut bien vite éclairci.

Sakountala, c'était la jeune tille,
Depuis l'enfance habitait dans ce lieu,
En tout n'ayant qu'un père pour famille,
Vieillard très fort occupé du bon Dieu.
Ce père, où donc avait-il la cervelle ?
Mettre en un bois des objets aussi beaux !
Voulait-il donc pour cette demoiselle
Prendre un mari chez les petits oiseaux ?
Je vous dirai que touchant l'hyménée¹,
Notre homme avait sa manière de voir.

1. Mariage.

Tous les maris sont par la destinée
Distribués à qui les doit avoir.
Lui donc, aimant son enfant d'amour tendre,
Laisait au ciel le soin de la pourvoir,
Et de pied ferme il attendait son gendre.
Jusqu'à présent pourtant à l'horizon,
Ni du couchant, hélas ! ni de l'aurore,
Cet astre-là ne voulait poindre encore.
Sa fille était dans sa prime saison ;
Elle n'avait que quinze ans tout à l'heure¹.
Il n'était donc péril en la demeure ;
Rien ne pressait. Le cœur avec les sens
De compagnie à cet âge sommeille,
Somme léger et qu'une mouche éveille.
Notre bonhomme au moins sur une oreille
Pouvait dormir encor deux ou trois ans.

La jeune fille et la rose vermeille
(Un grand poète ou deux l'ont prétendu),
Dès qu'elles sont, à leur tige ravies,
Sans nul retour auraient leur prix perdu.
Oui, ces messieurs nous les disent flétries,
Blasphème affreux qui m'indigne à bon droit.
Méfiez-vous de la race chantante :
L'occasion, quelque rime tentante,
Peut la mener plus loin que l'on ne croit.
Le ciel a fait, du moins je le suppose,
Pour qu'on les cueille et la vierge et la rose.
Car juin passé, nulle sur son buisson
Ne veut rester ; ce ne sont fleurs d'automne.
S'il faut cueillir la femme en sa saison,
N'est à cela quelque main d'amant bonne ?

1. À ce moment-là.

Je dis amant ; mais comprenez mari.

Nous avons donc laissé dans le bocage.
 Nos jeunes gens, comme je l'ai décrit,
 S'abandonnant à leur doux babillage.
 Ils se disaient... c'étaient des mots charmants,
 Sinon très neufs, mais depuis six mille ans
 (Il se pourrait que ce fût davantage)
 Qu'il est éclos, ce ravissant langage
 Ne défleurit aux lèvres des amants.
 Sakountala, qui n'avait de sa vie,
 Ni beaux ni laids, jamais vu de garçons,
 Pour le premier était toute ravie.
 Ses yeux déjà l'ont dit de cent façons,
 Et de ce cœur tout neuf, mais non sauvage,
 L'Amour lui-même allait à l'abordage ;
 En un moment il le fit prisonnier.

Pour Douchmanta cette même aventure
 Prenait vraiment une étrange tournure.
 Depuis longtemps ne sait-il son métier ?
 En fait d'aimer n'est-il point passé maître ?
 Oui, mais l'Amour de tout temps fut un traître ;
 Il a foison de dards en son carquois¹ ;
 Car ce dieu-là fait flèche de tout bois.
 Il faut pourtant savoir que ses blessures
 Le plus souvent ne sont qu'égratignures
 À fleur de peau. Pour les cœurs ici-bas,
 Il n'a, dit-on, vraiment qu'un trait qui vaille.
 Mais celui-là point ne faut qu'on s'en raille,
 Il a parfois amené le trépas.
 Soit qu'à raison on l'aime ou le hâisse,

1. Étui destiné à recevoir des objets allongés, comme des flèches.

De la blessure on ne peut l'arracher.
 Or, cette flèche, ô prince encor novice !
 L'Amour venait de te la décocher.

– Que voulait-il, ce jeune personnage ?
 De loin, mon cher, nous le voyons venir.
 Trois cents moitiés déjà dans son ménage,
 C'est compte rond, ne s'y peut-il tenir ?
 – Ce qu'il voulait, le savait-il lui-même ?
 Sentir qu'on est près d'un objet charmant,
 Qui nous sourit et peut-être nous aime,
 Et s'enivrer de ce bonheur suprême,
 N'était-ce assez pour le premier moment ?
 Mais dès demain nous pourrions au reste.
 – Je ne passe outre. Ah ! poète, tout doux,
 Ce demain-là ne serait-il modeste ?
 – Mes vers et moi pour qui nous prenez-vous ?
 Nulle âme ici n'est au mal entraînée,
 Et notre cœur est plus pur que le jour.
 D'ailleurs ma muse (elle est un peu bornée)
 Sans la vertu ne comprend pas l'amour.

Toujours est-il que chez notre volage
 Une beauté nouvelle avait le pas.
 Tout un essaim d'amours quittaient la cage
 Et s'envolaient ; on ne les retint pas.
 D'un seul congé délogeaient trois cents flammes.
 Plier bagage il vous fallait, mesdames ;
 Un seul regard détronait vos appas.

– Votre roi mène une affreuse conduite !
 – Affreuse ou non, j'en ai les pleurs aux yeux,
 Car du passé l'on n'est pas sitôt quitte.

Vilain moment que celui des adieux !
Des deux côtés la peine est fort cruelle.
Croyez-vous donc que l'on soit infidèle
Pour son plaisir et de gaîté de cœur ?
Des deux amants c'est celui qui délaisse
Auquel surtout l'amour qui s'éteint laisse
En expirant sa pointe de douleur.
Savoir qu'on est l'innocence en personne,
Et d'autre part sentir d'affreux remords !
C'est votre faute, objets qu'on abandonne,
Et c'est de vous que viennent tous les torts.
Avoir osé vous poser en idoles,
Et nous causer quelques ivresses folles,
Laisant penser qu'il n'était sous les cieux
Rien de plus doux qu'un regard de vos yeux !
Cela mérite une vengeance insigne.
Nous faire ainsi jouer le rôle indigne
D'un idolâtre encensant de faux dieux !

Mais Douchmanta n'était homme, on le pense,
À se tenir tous ces beaux discours-là.
Il faisait bien ; pour moi je l'en dispense.
Il ne voyait de finesse à cela.
Le raisonner sur de tels points sans doute
Ne sert de rien ; le pauvre cœur humain,
Tant tiraillé, fait souvent fausse route ;
Laisse tout seul, il va droit son chemin.
Celui du prince en sa belle équipée,
Vous le voyez, ne se gênait beaucoup :
Comme la bête à son maître échappée,
Il galopait la bride sur le cou.

Vous me direz : ce jeune homme et sa belle

Feront-ils donc, l'un de l'autre enchanté,
 De ce bosquet leur demeure éternelle ?
 Très volontiers le couple y fût resté,
 Si ne venant, le bonhomme de père
 De but en blanc n'eût rompu l'entretien.
 – Gronda-t-il fort, ce grand homme de bien ?
 – Ah ! cher lecteur, tu ne le connais guère.
 Surpris de voir un jeune homme en ce lieu,
 Il l'accueillit, l'embrassa, lui fit fête.
 Reconnaisant en ce doux tête-à-tête
 Visiblement le doigt sacré de Dieu.
 Il ignorait parler au roi son maître ;
 Mais lui trouvant bon ton et l'air ouvert,
 À l'étranger crut sans se compromettre
 Pouvoir offrir le vivre et le couvert.
 C'est arrangé ; notre héros s'installe,
 Et le voilà jusqu'à la fin du jour
 Filant aux pieds de sa gentille Omphale¹
 La passion et le parfait amour.
 À cet emploi volontiers on s'adonne ;
 Quand on est jeune, ah ! quel charmant métier !
 Sans marchander, de bon gré je vous donne
 Tous les amours pour l'amour filandier².

Sakountala, vraiment, était aux anges,
 Et dans son cœur neuf aux douceurs d'aimer
 Que de secrets et surprises étranges !

1. Dans la mythologie grecque, reine légendaire de Lydie associée au personnage du héros Héraclès qui devient son esclave pour expier un meurtre avant de l'épouser. Selon une variante rapportée par Lucien de Samosate dans *Comment il faut écrire l'histoire* (II^e siècle), il devient l'amant de la reine qui l'oblige à s'habiller en femme et à filer la laine à ses pieds.
2. Adjectif formé à partir de filandière qui désigne une femme réalisant des ouvrages de fil à la main.

Il s'éclairait en se laissant charmer.
 Et la nature aux fêtes de cette âme
 Avait sa part : plus purs étaient les deux,
 Plus chauds les airs, les oiseaux chantaient mieux.
 Il lui semblait qu'un rayon de sa flamme
 Eût éclairé déjà les alentours.
 Ce n'était plus l'astre de tous les jours ;
 Un bien plus beau luisait. L'enfant ravie
 En souriant saluait chaque fleur,
 Et se sentait comme une folle envie
 De tout presser ce jour-là sur son cœur.

Le lendemain, dans les formes d'usage,
 Et déclinant ses dignités et nom,
 On demanda la belle en mariage :
 Pensez un peu s'il fut répondu non !
 D'un roi puissant devenir le beau-père !
 Mais c'est un rêve, et nous n'y croyons point
 À ce parti le pauvre solitaire
 N'avait jamais songé ni près ni loin.
 Il consentit pour hâter cette affaire
 À célébrer la noce sans éclat.
 Je ne crois pas qu'il parlât de contrat.
 Sakountala, d'un si beau mariage
 Ne comprenait qu'un côté seulement :
 Qu'était-ce, un roi ? Dans ce grand personnage
 La pauvre enfant ne voyait qu'un amant.
 À votre avis fallait-il davantage ?
 Deux jours après ils s'épousaient dûment.

– Ils avaient donc un prêtre à leur service ?
 – Souvent un père a rempli cet office.
 Quel patriarche en usait autrement ?

Par un beau jour et d'une âme ravie,
De garçon jeune à vierge dans sa fleur,
S'entredonner son amour pour la vie,
Jurer un oui des lèvres et du cœur ;
Puis un vieillard d'une voix attendrie,
Au nom du ciel bénissant ce serment ;
Ainsi reçu, dites-moi, je vous prie,
Que trouvez-vous qu'il manque au sacrement ?

D'un tel hymen¹ qui peut prévoir les suites ?
Époux d'un jour, jeunes âmes séduites,
De ne changer ne jurez vos grands dieux.
Il s'en est vu que votre état dégrise ;
Et la liqueur que vous trouviez exquise
Est un vin aigre avant d'être un vin vieux.
Mais d'y goûter pourtant je vous conseille,
Car malgré tout elle n'a sa pareille,
Cette liqueur, au feu des premiers jours ;
Un doux parfum au fond du cœur en reste.
Ne pût-on boire à la coupe céleste
Qu'une gorgée, ah ! buvez-y toujours.
Nos deux époux ne s'en faisaient pas faute,
Et mon conseil leur venait fort à point ;
Ils s'enivraient ; l'ivresse côte à côte,
À frais communs, ne leur déplaisait point.

Un bon grand mois écoulé, las d'attendre,
Notre vieillard qui déjà pour son gendre
S'inquiétait, à la fin lui parla,
Lui rappelant les besoins de l'empire,
Puis ses sujets, puis ceci, puis cela.
Cinquante fois il revint à son dire ;

1. Mariage.

L'autre était sourd de cette oreille-là.
 C'était cas grave, et lorsque la prudence
 Intervenant prit part à ce débat,
 Le roi maudit de bon cœur sa présence ;
 Mais force fut qu'enfin il lui cédât.

Il fallut voir alors la belle transe
 Et les hélas de l'une et l'autre part.
 C'était d'amour la première traverse :
 Soupirs, sanglots et les larmes à verse
 Ne manquaient point au moment du départ.
 Las ! se quitter, encor qu'il en déplaise,
 Pour deux grands jours... – Deux jours, rien que cela
 – Vous en parlez vraiment fort à votre aise ;
 N'auriez-vous donc jamais passé par là ?
 Comment ! deux jours demeurer sans entendre
 La voix chérie ? À tout cœur vraiment tendre
 L'absence, hélas ! fait un mauvais parti :
 Rien n'est le dire, il faut l'avoir senti.
 En s'éloignant le roi fit la promesse
 De dépêcher une escorte en ces lieux
 Pour ramener la nouvelle princesse.
 Bien plus encore : au moment des adieux
 Il lui laissa, ce n'était qu'en otage,
 Un anneau d'or qu'il portait à son doigt,
 Et que jamais le roi quitter ne doit,
 Car cet anneau fait tout le personnage ;
 C'est son écharpe à lui, son cordon bleu¹.
 Par ce moyen, songez-y donc un peu,
 Un autre eût pu rassembler le jour même
 Vassaux et flotte, armée et cour suprême,

1. Large ruban qui pendant l'Ancien Régime servait d'insigne aux chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit fondé par Henri III en 1578.

Faire la guerre et lever des impôts.
Un tel danger de la part de la belle
(Elle n'était avare ni cruelle)
N'effrayait guère ; on était en repos.
De Douchmanta, le lecteur le devine,
Ceci n'était qu'une attention fine.
Grâce à l'anneau de son royal époux,
Dans ses États la nouvelle venue
Avec respect eût été reconnue.
D'honneurs pour elle il était fort jaloux.
Ah ! quand un cœur a rencontré sa reine,
Il voudrait voir devant la souveraine
Tout l'univers tomber à deux genoux.

Le roi partit : il n'avait à sa suite
Qu'un rêve aimable, et cet hôte divin
Jusqu'au logis lui faisait la conduite.
Un vieil auteur que j'aime et que je cite
A dit en vers et dans un bon latin :
Lorsque poursuit le chagrin au front triste
Un pauvre diable, il n'en perd point la piste ;
Si celui-ci met sa bête au galop,
Voici que l'autre est en selle aussitôt,
Bien installé, sans façon, à sa guise,
Derrière l'homme et piquant des talons.
Pensers d'amour, je ne vous le déguise,
Sont aussi gens à ne pas lâcher prise.
Mais pour ceux-là ce sont doux compagnons ;
Je leur permets de vous servir d'escorte.

Notre roi donc galopait de la sorte,
Ne jetant point de regard de côté,
Droit devant lui, comme un fou, ventre à terre,



Quand un passant, c'était involontaire,
Légèrement fut du cheval heurté.
Or, des passants la nature est diverse.
Il s'en est vu qu'on pousse et qu'on renverse
Sans rien risquer ; dans leur premier émoi
Ils vous diront : Monsieur, excusez-moi.
Ceux-là ce sont passants de bonne pâte ;
Mais il en est d'un tout autre acabit.
Évitez-les quand vous avez grand-hâte.
Tant seulement effleurer leur habit,
C'est leur manquer ; ce procédé les blesse.
Les saints là-bas sont gens de cette espèce ;
Il ne faut pas leur marcher sur le pied.
Précisément le heurté de mon conte
En était un ; il ne faisait quartier.
On ne pouvait le toucher à bon compte.
Avec le ciel étant du dernier mieux,
Il le chargeait du soin de sa rancune.
À mon héros il ne fit grâce aucune,
L'apostrophant de son ton furieux :
« Ah ! je t'y prends, monarque sans cervelle !
Y penses-tu ? Quoi ! heurter un dévot !
Il t'en cuira. Ce matin chez ta belle
En étourdi tu laissas ton anneau.
Des jours passés je t'ôte la mémoire ;
Le souvenir ne te sera rendu
Qu'avec ta bague. » Alors, nous dit l'histoire,
Il planta là le roi tout éperdu.

Mais à propos, maintenant que j'y songe.
Faire oublier est peut-être un bienfait :
Sur le passé donner un coup d'éponge
En bien des cas serait d'un bon effet...

Quoi ! me ravir le plus cher de moi-même !
Amer ou doux, ô mon passé ! je t'aime.
Toi seul m'es tout ; hélas ! le présent fuit.
Qu'il pleure ou rie au moment qu'il s'éveille,
Un souvenir a douceur nonpareille.
Sans ses hiers c'est peu qu'un aujourd'hui ;
À ne les perdre il est donc bien qu'on veille.
La mémoire est le coffret parfumé
Où tient notre âme un trésor enfermé ;
Encore émue, en hâte elle y dépose
Joie et douleur, amour et toute chose,
Cendres, hélas ! mais cendres de grand prix.
Ce coffret-là, jusqu'à cette occurrence,
Par des voleurs n'avait point été pris ;
Vous le pouviez, non sans quelque assurance.
Porter sur vous en voyage lointain.
(De quoi peut-on répondre dans ce monde ?)
Un méchant saint, que le ciel le confonde !
L'enlève au prince en moins d'un tour de main.

II

«**D**e notre roi n'a-t-on point de nouvelles ?
– Aucune encor. – Qu'est-il donc arrivé ?
C'est nous laisser en des craintes mortelles,
Je n'en dors point. – Et moi j'en ai rêvé. »
De tels discours volaient de bouche en bouche.
Un roi perdu, c'est vraiment un peu louche.
Qu'un roi s'en aille ou meure, je l'admets,
Cela s'est vu : jamais, au grand jamais,
Il ne s'en perd. Quelque bijou s'égaré,
Un prince point. En un cas si bizarre
On ne savait à quel saint se vouer.
Même comment sans honte l'avouer ?
À ses voisins c'était prêter à rire.
Déjà l'alarme était dans tout l'empire ;
Les ordres vont, la police est sur pied.
Elle explora jusqu'aux moindres ruelles,
Jardins, réduits, tous lieux où près des belles
Roi de vingt ans pouvait s'être oublié.
À le chercher, en des transes cruelles,
Elle épuisa grands et petits moyens,
Le tout en vain : du roi point de nouvelles.
Chacun déjà donnait sa langue aux chiens¹.
Vieux courtisans, dans cette grave affaire,

1. Expression à l'origine de *donner sa langue au chat* (renoncer à chercher la solution à une énigme).

N'aviez-vous donc nul reproche à vous faire ?
 Quoi ! nous voyons un unique berger
 De plusieurs cents de moutons se charger ;
 Et chaque soir, sans qu'un d'entre eux s'attarde.
 Tous bien comptés il les rend au bercail ;
 Et vous, Messieurs, le ciel pour seul travail,
 Un pauvre agneau de roi vous donne en garde,
 Voilà qu'au bois le laissez par mégarde !
 Qui sait ? le loup l'a peut-être mangé.
 De le trouver plus d'espérance aucune.
 Maint peuple aurait le cas vite arrangé,
 Prenant quelque autre, et plutôt dix fois qu'une.

À l'évidence à contre-cœur rendu,
 On y songeait, quand un jour sur la place,
 Au grand galop, en simple habit de chasse,
 Passa soudain ce prince archiperdu.
 Devant le nez d'un chacun qui s'étonne,
 En beau plein jour, à la face des cieux.
 À tour de bras on se frottait les yeux.
 C'était bien lui, le monarque en personne,
 Frais et gaillard, dispos et bien portant,
 Même plus beau, disait-on, qu'en parlant.
 Il est certain que la presse¹ fut grande,
 Au débotter. Après l'avoir toisé,
 Tâté, revu, l'on s'empresse, on demande.
 De questions c'était un feu croisé :
 D'où venait-il ? – Il se donnait au diable
 S'il le savait. – Ce n'était pas croyable :
 Rester absent un mois sans savoir où !
 De le presser aucun ne fut si fou.
 Qui ne tient point, sa langue dans sa poche

1. Foule, multitude de personnes.

Auprès des rois est un homme perdu.
 Chacun pensa, penser n'est défendu :
 Quelque amourette est pour l'instant sous roche.

Mais au logis un mauvais son de cloche
 Ceci rendit. Il n'est point de moitié,
 Fût-elle un ange, à qui pareille absence
 N'eût donné prise à gronder d'importance.
 Femme à huis clos est-elle sans pitié ?
 Je ne dis pas ; lorsque l'amour s'en mêle,
 Après l'orage on revoit le beau temps.
 Mais dans l'abord une rude querelle
 Reçut le prince et lui montra les dents.
 Ce fut un bruit, des hauts cris, et ces dames
 Sur tous les tons lui chantaient trois cents gammes
 On fit la moue, on prit l'air refrigné,
 Accommodant le tout de quelques larmes.
 Puis on revint, voyant qu'en fait de charmes
 Notre coureur avait plutôt gagné.
 Qu'était-ce donc ? Ayant perdu des belles
 Le souvenir, il les trouvait nouvelles.
 Y découvrant des millions d'attraits,
 Il refaisait, plus aimable auprès d'elles,
 Son ancien rôle, et sur de nouveaux frais.
 Le moindre charme avait sa grâce exquise ;
 Nul n'échappait, même le plus petit.
 La nouveauté, sauce en amour requise,
 Mettait le cœur du prince en appétit.

Dans ce cœur-là, Sakountala chérie,
 À mon regret, ton passage fut court.
 Sans que besoin soit de sorcellerie,
 Vite oublié s'est vu parfois l'amour,

Jamais pourtant à ce point, que je sache.
 Le plus souvent après rompre une attache,
 Notre âme souffre où la chaîne a porté,
 Longtemps encor. Quand notre ardeur succombe
 D'un souvenir qui de nous n'est hanté ?
 Autour des cœurs qui vous servent de tombe
 Vous retournez errer à certains jours,
 Chers revenants, ô défuntes amours !

C'est au palais qu'on en contait de belles ;
 Chacun tout bas s'en disait des nouvelles.
 Le roi faisait de jolis quiproquos ;
 Il commettait bévue à tout propos.
 Nos courtisans blanchis dans les offices
 Voyaient rayer leurs états de services ;
 Des gens nouveaux prenaient le pas sur eux.
 Qui ne se fût arraché les cheveux ?
 Secours promis, récompenses et dettes.
 D'un pied léger allaient aux oubliettes ;
 Le roi semblait être du ciel tombé,
 Et du passé ne sachant A ni B.

Un beau matin voici qu'à l'improviste
 Tout frais des bois nous débarque un vieillard,
 Bâton en main et de mine fort triste.
 Auprès du prince il voulait sans retard
 Être introduit. S'il faut que je le dise,
 Il n'était seul ; une femme de mise
 Assez modeste accompagnait ses pas.
 Qu'un charme y fût, on ne le savait pas ;
 Un long grand voile entourait sa personne.
 Moi, sans la voir, pour belle je la donne :
 Les voiles sont des recéleurs d'appas.

Vous pensez bien que ce couple rustique
Dans le palais ne put entrer tout droit ;
De libre accès n'est jamais cet endroit
Aux pauvres gens. De plus d'un domestique
Il leur fallut quelque affront essayer ;
On les laissait gémir et supplier.
Ils s'y prenaient de toutes les manières,
Et firent tant par leurs pleurs et prières,
Qu'un cœur moins dur qui passait près de là
En fut touché jusqu'à s'offrir d'escorte
À leur servir. Dieu lui rende cela !
Par cent détours, par mainte et mainte porte
Ce guide aimable à bon port les conduit ;
Devant le roi le couple est introduit.

Or, ce jour-là notre jeune et beau sire
Précisément avait fort bien dîné.
– Un roi ! je crois que cela va sans dire.
Mais il avait le tout assaisonné
D'un bon vieux vin qui le portait à rire ;
Il s'amusa, comme bien vous pensez.

LE ROI

Que me veut donc ce grave personnage ?

LE VIEILLARD

Ce que je veux, ô monarque volage !
Mon seul aspect doit te le dire assez.

LE ROI

De mes deux yeux, vieillard, je t'envisage ;
Ton seul aspect ne me dit rien du tout.

LE VIEILLARD

Auriez-vous donc oublié le beau-père,
L'épouse aussi qui vous était si chère ?

LE ROI

Vraiment, ton conte est à dormir debout.
Beau-père, épouse, et toute la famille,
Jusqu'à présent me sont gens inconnus.
Ah ! retournez d'où vous êtes venus.

LE VIEILLARD

Vous le niez ? Sakountala ma fille
N'est votre femme ?

LE ROI

Eh quoi ! Sakountala ?
Je n'en ai point qui porte ce nom-là.

LE VIEILLARD

Mais c'est trop fort ! c'est moi, moi que voilà
Qui vous unis.

LE ROI

Conte-nous cette histoire.

LE VIEILLARD

Quoi ! vous raillez ? Ah ! je ne le puis croire.
Parmi vos pleurs n'en fût-il qu'un de vrai...
Car vous pleuriez en nous quittant vous-même.

LE ROI

Si j'ai pleuré, ces pleurs sans peine extrême
Se sont séchés.

LE VIEILLARD

Hélas ! il y paraît.
N'est-ce pas moi qui dans notre forêt
Vous accueillis, si j'ai bonne mémoire ?
Dans ces bosquets, pendant un mois fêté,
Vous paraissiez sensible à la beauté.

LE ROI

D'accord, mon cher, ceci tourne à ma gloire.
Comment ! chez toi je fus si bien traité ?
Quand tout cela n'aurait eu lieu qu'en songe,
C'est très flatteur. Dis-moi donc à ton tour
De quoi je puis t'obliger en retour ;
Je le ferai de grand cœur, sans mensonge.

LE VIEILLARD

Sire, et c'est vous qui me le demandez !

LE ROI

Mais oui, parbleu ! c'est moi qui le demande.
De quel démon ces gens sont possédés !
Bien que d'un roi la puissance soit grande,
Il n'est point né sorcier.

LE VIEILLARD

Vos torts passés
Faire oublier par un amour fidèle
À cette enfant, et demeurer près d'elle,
Serait-ce trop ?

LE ROI

C'est déjà bien assez !
Mais avant tout, ta fille est donc jolie ?

LE VIEILLARD

Hélas ! ses pleurs l'auront un peu pâlie ;
Puis son état...

LE ROI

Son état ! Que dis-tu ?

LE VIEILLARD

Vous n'avez point deviné ma pensée ?
J'entends par là sa grossesse avancée.

LE ROI

Grosse ? L'échec est grave à sa vertu.
Et sa beauté n'en est point compromise ?
Sans sourciller, comme il vous dit cela !
N'es-tu pas fou, bonhomme à tête grise,
De m'amener femme en cet état-là ?

LE VIEILLARD

En cet état c'est vous qui l'avez mise.

LE ROI

Sans le savoir j'aurais eu cet honneur ?

LE VIEILLARD

Ah ! réparez votre indigne conduite.
Peut-être alors la pauvre enfant séduite
(Car rien encor n'a détaché son cœur)
Pardonnerait à l'auteur de sa peine.
Depuis cinq mois vous attendant toujours,
Sa vie, hélas ! dans le deuil elle traîne.
Du souvenir de ses courtes amours
Elle repaît depuis lors sa tristesse ;
Moi seul je sais combien elle a pleuré.
Si vous vouliez éprouver sa tendresse,

Seigneur, l'épreuve a déjà trop duré.

LE ROI

Je n'y songeais ; mais en ce qui me touche,
Elle pourrait encor durer longtemps,
Sois-en certain.

LE VIEILLARD

Quoi ! c'est de votre bouche
Le dernier mot ?

LE ROI

Le dernier.

LE VIEILLARD, à *Sakountala*.

Tu l'entends ?
Devant ces yeux dont tu t'es laissé prendre,
Dévoile-toi sans davantage attendre,
Ma pauvre enfant. Il n'est point de rocher
Qu'un tel aspect ne parvînt à toucher.

LE ROI

Peste, vieillard, la belle créature !
Je suis touché, très touché, je t'assure.
Où cachais-tu cet objet précieux ?
C'est de ta part une faute très grande.
Faire à ton roi tort de deux si beaux yeux !
Cela mérite au moins que l'on te pende.

SAKOUNTALA

Le voilà donc cet accueil réservé
À votre épouse ! Aux jours de nos tendresses
Je me l'étais tout autrement rêvé.
Vous me faisiez de si belles promesses !
Ainsi que moi je vous croyais charmé ;
Car notre cœur facilement suppose,
Dans un objet qui nous est toute chose,
Le même amour dont il est enflammé.
De cet amour ne me rendez victime ;
Sakountala n'a commis d'autre crime,
Si c'en est un, que d'avoir trop aimé.
Est-il de ceux qu'un amant ne pardonne ?
Puis notre enfant...

LE ROI

Notre ? vous êtes bonne !
Vous y tenez ? C'est moi qui l'ai commis,
Ce doux péché dont on vous voit si ronde ?

SAKOUNTALA

Péché ! j'ai cru qu'il nous était permis...

LE ROI

Ma chère enfant, tu te moques du monde.
Ici pourtant je te fais mes aveux :
De très grand cœur j'eusse été le coupable.
Ne l'être pas, ce n'est point pardonnable ;
D'être innocent, j'enrage et je m'en veux.

Mais je le suis, bien que je m'en repente.
 Vers tes beaux yeux je me sens une pente ;
 N'espère point cependant pour cela
 Que je prendrai ton enfant sur mon compte.

SAKOUNTALA

Comment, seigneur, n'avez-vous point de honte ?
 Vous ne parliez, certes, de ce ton-là,
 Vous le savez, lorsqu'au milieu des larmes
 L'anneau royal me laissiez au départ.

LE ROI

Quoi ! mon anneau ! je l'aurais autre part
 Été chercher ; mais vos mains ont des charmes
 Dont s'embellit jusqu'à l'objet rendu.
 Où donc est-il ?

SAKOUNTALA

Hélas ! je l'ai perdu.
 Pardonnez-moi. La semaine dernière,
 Quand je prenais un bain à la rivière,
 Il me sera, je crois, du doigt glissé.

LE ROI

Oh ! c'est trop fort ! Vous avez donc pensé
 Qu'à votre gré vous m'en feriez accroire,
 Et là-dessus bâtissez une histoire ?
 Ton père ici, toi-même avec tes pleurs,
 Vous m'en contez de toutes les couleurs.

Un mot sans plus : j'aime très fort les belles,
C'est là mon faible, et je ne nierai pas
Que l'on pourrait au feu de deux prunelles
Me mener loin ; oui, j'irais de ce pas
Où me voudraient entraîner tes appas.
Mais je suis roi, cela me désespère.
Le ciel, hélas ! à mes vœux trop sévère,
Jusqu'à présent ne m'a d'enfant donné.
Ce bâtard-là serait mon premier-né ?
J'en conviens donc, tu me plais et me touches.
Retourne vite au fond de tes forêts ;
En tout loisir fais-y d'abord tes couches,
Ma belle enfant, et nous verrons après. »

Sans dire un mot, de la riche demeure
Nos pauvres gens s'éloignèrent sur l'heure,
Le cœur gonflé ; leurs pleurs coulaient à flots.
La jeune femme était vraiment hors d'elle,
Et sous le voile où se cachait la belle,
On eût ouï le bruit sourd des sanglots.
Notre monarque oublia cette affaire,
De ces gens-là n'entendant plus parler.
Ils étaient fous, c'est une chose claire.
À leur sujet nous irions-nous troubler ?
Croit-on vraiment qu'un roi n'ait rien à faire ?
Aimer, chasser laisse peu de loisir.
Je m'en rapporte à la gent couronnée :
Tant s'amuser, ce n'est pas tout plaisir.

Il s'écoula quelque trois quarts d'année,
Ou guère moins, lorsqu'à haute clameur
Un beau matin le prince en sa présence
Vit amener, sous forme de pêcheur,

Un pauvre diable. À son air d'innocence
 Ne vous fiez, c'est un hardi voleur.
 Les gens du roi, non sans grande surprise,
 De cet anneau l'ont rencontré nanti.
 Qu'en faisait-il à son doigt ? Qu'il le dise ;
 À ce témoin qu'il donne un démenti.
 Cet homme en vain jurait d'un ton sincère
 Qu'en un poisson soi-disant de rivière,
 Et qu'il avait dans ses filets péché,
 Ledit objet s'était trouvé caché.
 Après de gens qui n'y voulaient entendre,
 Ce conte-là n'avait point de succès.
 Tous d'un avis le voulaient mener pendre,
 Quitte plus tard à revoir le procès.

Au retrouver de sa bague, on peut croire
 Que du bon roi grand fut l'étonnement.
 Tout le passé lui revint en mémoire
 Comme un éclair. Doux et triste moment !
 Sakountala, ton image charmante
 Fut la première au poste à revenir ;
 Grâce, douceur, et charmes d'une amante
 De se presser tous à son souvenir.
 Son cœur n'y tint lorsqu'aux larmes versées
 Il resongea, puis au dernier départ,
 Toutes douleurs par son amour causées.
 Cette voix triste et ce pleurant regard,
 Bien qu'après coup, déchiraient sa pauvre âme.
 Il se traitait de méchant et d'infâme,
 Et s'était pris lui-même en telle horreur
 Qu'à se tuer il songeait ; de douleur
 On l'eût dit fou. Bientôt même, je gage,
 Il le serait tout de bon devenu,

Si quelque espoir ne fût alors venu
Fort à propos ranimer son courage.

Morne et muet, sur son cheval d'un bond
Le roi s'élançait, et l'animal l'emporte ;
Bien moins rapide eût été l'aquilon¹.
– Pauvre garçon, sans suite, et de la sorte
Où courait-il ? – Quoi ! vous le demandez ?
Il retournait vers la forêt ombreuse
Où, folâtrant sous une étoile heureuse,
L'Amour naguère avait ses pas guidés.
Aux alentours il cherche en vain... personne !
Ces bois charmants avaient été quittés.
Avril lui-même y tressait sa couronne ;
Mais pour le roi, c'étaient lieux dévastés.
Il revint tout, chaume, grotte sauvage
Qui lui prêtaient jadis leurs doux abris,
Et ce bosquet où la divine image
Se découvrit à ses regards surpris.
De ses amours c'étaient partout débris !...
Même il crut voir au détour d'un bocage
La trace encor fraîche des pas chéris.
En mille endroits de nouvelles tristesses
Semblaient surgir où son cœur fut charmé.
Si vous perdez l'objet de vos tendresses,
Fuyez les lieux où vous avez aimé !

Quand il revint de ce triste voyage
Ce fut l'air sombre et le front soucieux.
Le revoyant avec un tel visage,
Les courtisans ouvraient tous de grands yeux.
Plus d'un se dit : « L'amour et le bel âge

1. Vent violent.

Ramèneront la joie à la maison. »
 Mais mon héros attrapa bien son monde,
 Lorsqu'il parut en sa douleur profonde
 Vouloir bientôt s'enfoncer tout de bon.
 Chacun alors, sans se le faire dire,
 Se mit au pas. Au milieu d'un sourire
 On en voyait qui s'arrêtaient tout court.
 Jamais le deuil ne fut si fort de mise ;
 Les pleurs surtout étaient très bien en cour ;
 Les provoquer semblait bonne entreprise.
 À cet effet, entre autres procédés,
 Les gens du fin fond de leur souvenance
 Vous exhumaient quelque déshéritance¹,
 Procès perdus et tous leurs décédés.
 Qui n'eût alors retrouvé quelque larme
 Qu'il n'avait point achevé de pleurer ?
 Quand on l'avait, soudain, comme d'un charme
 Devant le prince on s'en allait parer.
 Oui, les plaisirs chômaient où leur empire
 Avait soumis les cœurs ; plus de franc rire,
 Plus de chansons. Adieu les fins repas.²
 Le triste roi de céans a la mine
 D'avoir choisi pour sortir d'ici-bas,
 Sans que pourtant son secret se devine,
 Un laid chemin, celui du désespoir.
 Son pauvre cœur était tendu de noir.
 Il ne prenait de goût à rien au monde,

1. Action de déshériter.

2. Vers de l'édition de 1855 absents dans l'édition de 1863 :

*Plus de chansons. Adieu les fins repas
 Et ces bons vins qui font penser aux belles.
 Ce cher logis qu'amours toujours nouvelles
 Avaient choisi pour lieu de leurs ébats,
 Se fit tombeau ; le prince avait la mine*

Et s'il mangeait, c'était du bout des dents.

Son seul plaisir en sa douleur profonde
Était parfois dans les bois, à la ronde,
De promener sa peine et ses vingt ans.
Car la nature est vraiment souveraine
Contre nos maux qu'elle calme et guérit.
La retrouvant toujours belle et sereine,
Le cœur s'apaise ; encore endolori,
Il se rentr'ouvre aux douceurs de ses charmes :
Ainsi l'enfant qui jetait cris et larmes
Se tait devant sa mère qui sourit.

Pendant trois ans il fut donc au régime
De la nature et des pleurs, notre roi.
Dans les forêts sa compagnie intime
Il vint chercher. Les hôtes de l'endroit
N'y redoutaient ni guet-apens ni crime.
Ce n'était plus ce chasseur d'autrefois :
C'est en ami qu'il faisait sa tournée.
Biches et daims sous l'ombrage des bois
Pouvaient dormir la grasse matinée.

Or, un beau jour que de sa cour suivi
Le prince allait rêvant selon l'usage,
Du bel aspect d'un lieu vraiment sauvage
Le hasard fit que son cœur fut ravi.
Je dis hasard, mais je faux ; de lui plaire
Ces lieux avaient les meilleures raisons.
C'était désert tout pur : quelques buissons
En des rochers, plus un tronc séculaire
Qui, foudroyé, dominait cet endroit.
À son courant de tristesse ordinaire

Avait reçu mon héros du surcroît.
Plusieurs courriers envoyés par ce prince,
Notes en poche et bon signalement,
Sans rapporter espoir tant soit peu mince,
Tous de retour étaient pour le moment.

Il trouva donc cette place de teinte
Bien assortie à celle de son cœur,
Et s'arrêtait, lorsque par une plainte
Notre roi fut distrait de sa douleur.
Sous un rocher il aperçut tout proche
Un pauvre enfant qui s'affligeait très fort ;
Le cœur touché, le roi de lui s'approche.
Hélas ! depuis qu'il avait, grâce au sort,
Peut-être un fils trottant de par le monde,
Sans être ému d'une façon profonde
Il ne pouvait rencontrer un bambin.
Mais celui-là c'était un chérubin ;
Il avait bien trois ans et quelque chose.
Son beau visage humide encore et rose
Semble une fleur sous les pleurs du matin.
On le console et le voilà qui cause.
Il raconta qu'il s'était égaré
Tout en jouant, mais que sa peine amère
Croissait surtout au penser de sa mère ;
Qu'elle l'aurait déjà cherché, pleuré,
Car il était son seul bien. « Et ton père ? »
Lui demanda le roi. — « Je n'en ai point. »
Enfant sans père était un cas étrange :
Il ne fut pas insisté sur ce point.
« Mais en revanche, ajouta le bel ange,
J'ai mon aïeul ; le ciel me l'a gardé.
Il est tout vieux, tout tremblant, tout ridé.

S'il était beau comme toi de visage,
J'aurais moins peur quand je ne suis pas sage.
Et dans ce train d'innocent babillage
Notre marmot¹ amusait prince et cour,
Lorsqu'une femme en ce moment accourt.
En grand émoi, pleurante, échevelée,
Mais toute belle encor que désolée.

À son aspect le roi s'arrêta court,
Confus, sans voix ; une pâleur mortelle
Couvrit ses traits, car enfin c'était elle !...
– Elle ! mais qui ? – Comment ! Sakountala.
Elle n'eut d'yeux d'abord, s'il faut le dire,
Que pour son fils, et ses pleurs en sourire
S'étaient changés, quand tout à coup voilà
Que s'approchant, elle voit le roi là.
Jeter un cri, rougissante et légère,
Fuir, emportant son enfant dans ses bras,
Sans dire un mot, d'un instant fut l'affaire.
Si notre roi s'élança sur ses pas,
Quoique tremblant, cependant d'un pied leste,
Si, le fuyant, cet objet adoré
Se vit rejoindre, et pas à contre-gré,
Je n'en dis rien, cela se sait de reste.
L'amant pria, jura, gémit, pleura,
Entremêlant doux regard et mot tendre.
Que le pardon ne se fit guère attendre,
Qui n'a jamais aimé ne le croira.
Vous, dont le cœur a déjà fait ses preuves,
Vous le croirez ; ce ne sont choses neuves
Que ces façons d'agir chez les amants.
L'offensé même y trouve de grands charmes ;

1. Enfant.

Ce n'est pas lui qui regrette les larmes
Dont il paya de semblables moments.

On habitait la prochaine chaumière
Qu'un bois cachait en sa sombre épaisseur,
Ayant, hélas ! déserté la première
Depuis longtemps pour des raisons de cœur.
Lorsque le sort qui brouilla leurs étoiles,
De deux amants remet la barque à flot,
Quel doux zéphyr¹ alors renflant leurs voiles,
Comme autrefois, les caresse aussitôt !
Avant d'avoir l'absence ressentie,
Ce qu'elle coûte, ils ne le savaient pas ;
Mais leur tendresse, une fois avertie,
Se garderait de s'éloigner d'un pas.
De nos époux le cœur revint au gîte
Pour n'en sortir ; après ce beau retour
Pensez un peu s'il ressaisit de suite,
Sans hésiter, le fil de son amour.
Dans ses palais notre reine étonnée,
Par son mari fut en pompe menée ;
La joie alors y reprit ses honneurs.
Sakountala goûta le rang suprême,
Et sur son front le nouveau diadème
Fut plus léger qu'un chaperon² de fleurs.

À mi-chemin, ô lecteur de mon âme !
Si tu n'as pas cru devoir me planter,
Un mot encore avant de nous quitter.
Je ne veux pas que jamais sur leur flamme
L'ombre d'un doute il te puisse rester.

1. Vent agréable.

2. Coiffure, capuchon.

Avant que n'eût la reine en sa demeure
Un pied posé, le héros de mes chants,
Par un motif délicat, fit sur l'heure
À ses beautés donner la clef des champs.
De doux oiseaux cette troupe envolée,
Non sans regrets et soupirs infinis,
À tire-d'aile et tout d'une volée,
Alla bientôt s'abattre en d'autres nids.
Elle put donc notre épouse au cœur tendre,
Ne trouvant point de femmes en ces lieux,
Penser encor que le roi pour s'éprendre
Avait vraiment attendu ses beaux yeux.

Le don charmant que l'on fait de soi-même
Est défloré, si celle qui vous aime
Sait ne l'avoir que de seconde main.
En fait d'aimer la primeur est exquise ;
Mais toute femme, alors qu'elle est éprise,
À la tromper vous ouvre le chemin.
Rien n'est d'ailleurs si vrai que ce mensonge :
Quand la jeunesse, en quête d'un beau songe,
Dans les plaisirs se jette à cœur perdu,
Brûler parfois pour d'insignes coquettes
Un grain d'encens, ce n'est point défendu.
C'est en passant par bien des amourettes
Que l'on arrive à l'amour sous les cieux.
Jeunes beautés, lorsqu'aux pieds de vos charmes
Un tendre amant vient déposer les armes,
Jusqu'à ce jour vous attestant ses dieux
Qu'il n'aima point, croyez-le sur parole.
Tout le passé n'était qu'ivresse folle,
Essai d'aimer, sans un moment surpris,
Désirs cherchant leur véritable reine,

Et de ce cœur cent fois pris et dépris
Un amour vrai vous réservait l'éternelle.



ÉPILOGUE

Sur le départ, vous voilà donc, mes belles ;
Courage, allons, prenez des airs aisés.
Je le vois bien, dans ces robes nouvelles
Vos doux attraits sont tout dépaysés ;
Vous regrettez la largeur de vos voiles.
Vos habits pleins de perles et d'étoiles
À ce point-là vous tiendraient-ils au cœur ?
De leurs longs plis j'ai retranché l'ampleur.
Taillé, rogné selon qu'il m'accommode.
Changeant de ciel on change aussi de mode ;
Là robe longue, et plus loin jupons courts.
Le peu d'apprêt plaît où je vous envoie.
Les frais appas plus que les beaux atours
Y mèneraient la bande des Amours.
Ces fripons-là se donnent au cœur joie
Quand leste et franche ils trouvent la beauté.
Le vif, le net, et quelque nouveauté
En ce pays sont toutes friandises.
La robe simple où j'ai vos grâces mises
N'y nuit de rien. Il se pourrait qu'à gré
L'on eût aussi votre innocent sourire.
Hélas ! chez nous la Muse a tant pleuré
Qu'on en est las ; on voudrait un peu rire.
Or, riez donc ; d'un rire gracieux,

Même coquet, je vous permets l'usage.
D'un doux regard que votre gai langage
Soit appuyé, cela vous sied au mieux
Chez les Français, experts en badinage,
Mais aux bons vers préférant les beaux yeux.

TABLE

Préface de Victor Flori	9
Introduction	21
Savitri	23
I	23
II	29
III	37
Sakountala	47
I	47
II	67
Épilogue	89

Imprimé par le Livre unique
41 rue Camille Pelletan
78800 Houilles
Dépôt légal : mars 2011

Collection La Poésie inévitable

Dans les années 1830, Louise-Victorine Choquet voyage à Berlin où elle parfait sa connaissance des langues anciennes et étrangères. Elle y retourne quelques années plus tard et rencontre Paul Ackermann alors engagé dans la publication des œuvres de Frédéric II. Les deux jeunes gens tombent bientôt amoureux l'un de l'autre et ils se marient en 1843. « Le mariage ne pouvait être pour moi que détestable ou exquis. Il fut exquis. » écrira-t-elle quelques années plus tard.

Mais son bonheur dure moins de trois ans. Atteint d'une tuberculose pulmonaire, Paul disparaît en juillet 1846 et plonge Louise Ackermann dans un « affreux malheur ». Elle se réfugie alors dans la région niçoise où elle va peu à peu trouver le réconfort dans le spectacle de la nature, les travaux agricoles, la lecture et la création poétique.

Elle écrit ainsi les *Contes* où elle offre un « kaléidoscope de la relation amoureuse » qui marque sa consolation et ouvre la réalisation d'une vocation littéraire.

Victor Flori propose aujourd'hui une nouvelle édition de ces premiers contes annotée et préfacée. Elle est illustrée par Pascal Mirande.